

Encore n'est-ce là que déchiffrage de l'instrument. C'est à la version du texte que l'important commence, l'important dont Freud nous dit qu'il est donné dans l'élaboration du rêve, c'est-à-dire dans sa rhétorique. Ellipse et pléonasme, hyperbole ou syllèphe, régression, répétition, apposition, tels sont les déplacements syntaxiques, métaphore, catachrèse, anonomase, allégorie, métonymie et synecdoque, les condensations sémantiques, où Freud nous apprend à lire les intentions ostentatoires ou démonstratives, dissimulatrices ou persuasives, rétorses ou séducitrices, dont le sujet module son discours onirique.

Sans doute a-t-il posé en règle qu'il faut rechercher toujours l'expression d'un désir. Mais entendons-le bien. Si Freud admet comme motif d'un rêve qui paraît aller à l'encontre de sa thèse, le désir même de le contredire chez le sujet qu'il a tenté d'en convaincre (9/16), comment n'en viendrait-il pas à admettre le même motif pour lui-même dès lors que, pour y être parvenu, c'est d'autrui que lui reviendrait sa loi?

Pour tout dire, nulle part n'apparaît plus clairement que le désir de l'homme trouve son sens dans le désir de l'autre, non pas tant parce que l'autre détient les clefs de l'objet désiré, que parce que son premier objet est d'être reconnu par l'autre.

Qui parmi nous, au reste, ne sait par expérience que dès que l'analyse est engagée dans la voie du transfert, — et c'est pour nous l'indice qu'elle l'est en effet —, chaque rêve du patient s'interprète comme provocation, avec larvé ou diversion, par sa relation au cours analytique et, qu'à mesure du progrès de l'analyse, ils se réduisent toujours plus à la fonction d'élément du dialogue qui s'y réalise?

Pour la psychopathologie de la vie quotidienne, autre champ consacré par une autre œuvre de Freud, il est clair que tout acle manqué est un discours réussi, voire assez joliment tourné, et que dans le lapsus c'est le ballon qui tourne sur la parole, et juste du quadrant qu'il faut pour qu'un bon entendeur y trouve son salut.

Encore n'est-ce là que déchiffrage de l'instrument. C'est à la version du texte que l'important commence, l'important dont Freud nous dit qu'il est donné dans l'élaboration du rêve, c'est-à-dire dans sa rhétorique. Ellipse et pléonasme, hyperbole ou syllèphe, régression, répétition, apposition, tels sont les déplacements syntaxiques, métaphore, catachrèse, anonomase, allégorie, métonymie et synecdoque, les condensations sémantiques, où Freud nous apprend à lire les intentions ostentatoires ou démonstratives, dissimulatrices ou persuasives, rétorses ou séducitrices, dont le sujet module son discours onirique.

Sans doute a-t-il posé en règle qu'il faut rechercher toujours l'expression d'un désir. Mais entendons-le bien. Si Freud admet comme motif d'un rêve qui paraît aller à l'encontre de sa thèse, le désir même de le contredire chez le sujet qu'il a tenté d'en convaincre (9/16), comment n'en viendrait-il pas à admettre le même motif pour lui-même dès lors que, pour y être parvenu, c'est d'autrui que lui reviendrait sa loi?

Pour tout dire, nulle part n'apparaît plus clairement que le désir de l'homme trouve son sens dans le désir de l'autre, non pas tant parce que l'autre détient les clefs de l'objet désiré, que parce que son premier objet est d'être reconnu par l'autre.

Qui parmi nous au reste ne sait par expérience que dès que l'analyse est engagée dans la voie du transfert, — et c'est pour nous l'indice qu'elle l'est en effet —, chaque rêve du patient s'interprète comme provocation, avec larvé ou diversion, par sa relation au cours analytique et, qu'à mesure du progrès de l'analyse, ils se réduisent toujours plus à la fonction d'élément du dialogue qui s'y réalise?

Pour la psychopathologie de la vie quotidienne, autre champ consacré par une autre œuvre de Freud, il est clair que tout acle manqué est un discours réussi, voire assez joliment tourné, et que dans le lapsus c'est le ballon qui tourne sur la parole, et juste du quadrant qu'il faut pour qu'un bon entendeur y trouve son salut.

Encore n'est-ce là que déchiffrage de l'instrument. C'est à la version du texte que l'important commence, l'important dont Freud nous dit qu'il est donné dans l'élaboration du rêve, c'est-à-dire dans sa rhétorique. Ellipse et pléonasme, hyperbole ou syllèphe, régression, répétition, apposition, tels sont les déplacements syntaxiques, métaphore, catachrèse, anonomase, allégorie, métonymie et synecdoque, les condensations sémantiques, où Freud nous apprend à lire les intentions ostentatoires ou démonstratives, dissimulatrices ou persuasives, rétorses ou séducitrices, dont le sujet module son discours onirique.

Sans doute a-t-il posé en règle qu'il faut rechercher toujours l'expression d'un désir. Mais entendons-le bien. Si Freud admet comme motif d'un rêve qui paraît aller à l'encontre de sa thèse, le désir même de le contredire chez le sujet qu'il a tenté d'en convaincre (16), comment n'en viendrait-il pas à admire le même motif pour lui-même dès lors que, pour y être parvenu, c'est d'autrui que lui reviendrait sa loi?

Pour tout dire, nulle part n'apparaît plus clairement que le désir de l'homme trouve son sens dans le désir de l'autre, non pas tant parce que l'autre détient les clefs de l'objet désiré, que parce que son premier objet est d'être reconnu par l'autre.

Qui parmi nous au reste ne sait par expérience que dès que l'analyse est engagée dans la voie du transfert, — et c'est pour nous l'indice qu'elle l'est en effet —, chaque rêve du patient s'interprète comme provocation, avec larvé ou diversion, par sa relation au cours analytique et, qu'à mesure du progrès de l'analyse, ils se réduisent toujours plus à la fonction d'élément du dialogue qui s'y réalise?

Pour la psychopathologie de la vie quotidienne, autre champ consacré par une autre œuvre de Freud, il est clair que tout acle manqué est un discours réussi, voire assez joliment tourné, et que dans le lapsus c'est le ballon qui tourne sur la parole, et juste du quadrant qu'il faut pour qu'un bon entendeur y trouve son salut.

Mais allons droit où le livre débouche sur le hasard de l'esprit et les croyances qu'il engendre, et spécialement aux faits où il s'attache à démontrer l'efficacité subjective des associations sur des associations sur des nombres laissés au sort d'un choix immotivé, voire d'un tirage de hasard. Nulle part ne se révèlent mieux qu'en un tel succès les structures dominantes du champ psychanalytique.

Et l'appel fait au passage à des mécanismes intellectuels ignorés n'est plus ici que l'excuse de détrempre de la confiance totale faite aux symboles et qui vacille d'être comblée au delà de toute limite.

Car si pour admettre un symptôme dans la psychopathologie psychanalytique, qu'il soit névrotique ou non, Freud exige le minimum de surdétermination que constitue un double sens, symbole d'un conflit défunt par delà sa fonction dans un conflit présent *non moins symbolique*, s'il nous a appris à suivre dans le texte des associations libres la ramifications ascendante de cette lignée symbolique, pour y repérer aux points où les formes verbales s'en entrecroisent les noeuds de sa structure, — il est déjà tout à fait clair que le symptôme se résout tout entier dans une analyse de langage, parce qu'il est lui-même structuré comme un langage, qu'il est langage dont la parole doit être délivrée.

C'est à celui qui n'a pas approfondi la nature du langage, que l'expérience d'association sur les nombres pourra monter d'emblée à ce qu'il est essentiel ici de saisir, à savoir la puissance combinatoire qui en agence les équivoces, et pour y reconnaître le ressort propre de l'inconscient.

En effet, si des nombres obtenus par coupure dans la suite des chiffres du nombre choisi, de leur mariage par toutes les opérations de l'arithmétique, voire de la division répétée du nombre original par l'un des nombres scissipares, les nombres résultants s'avèrent symbolisants entre tous dans l'histoire propre du sujet, c'est qu'ils étaient déjà latents au choix ou ils ont pris leur départ, — et dès lors que ce sont l'on réfute comme superstieuse l'idée que ce sont là les chiffres mêmes qui ont déterminé la des-

Mais allons droit où le livre débouche sur le hasard [] et les croyances qu'il engendre, et spécialement aux faits où il s'attache à démontrer l'efficacité subjective des associations sur des nombres laissés au sort d'un choix immotivé, voire d'un tirage de hasard. Nulle part ne se révèlent mieux qu'en un tel succès les structures dominantes du champ psychanalytique.

Et l'appel fait au passage à des mécanismes intellectuels ignorés n'est plus ici que l'excuse de détrempre de la confiance totale faite aux symboles et qui vacille d'être comblée au delà de toute limite.

Car si pour admettre un symptôme dans la psychopathologie psychanalytique, qu'il soit névrotique ou non, Freud exige le minimum de surdétermination que constitue un double sens, symbole d'un conflit défunt par delà sa fonction dans un conflit présent *non moins symbolique*, s'il nous a appris à suivre dans le texte des associations libres la ramifications ascendante de cette lignée symbolique, pour y repérer aux points où les formes verbales s'en entrecroisent les noeuds de sa structure, — il est déjà tout à fait clair que le symptôme se résout tout entier dans une analyse de langage, parce qu'il est lui-même structuré comme un langage, qu'il est langage dont la parole doit être délivrée.

C'est à celui qui n'a pas approfondi la nature du langage, que l'expérience d'association sur les nombres pourra monter d'emblée à ce qu'il est essentiel ici de saisir, à savoir la puissance combinatoire qui en agence les équivoces, et pour y reconnaître le ressort propre de l'inconscient.

En effet, si des nombres obtenus par coupure dans la suite des chiffres du nombre choisi, de leur mariage par toutes les opérations de l'arithmétique, voire de la division répétée du nombre original par l'un des nombres scissipares, les nombres résultants s'avèrent symbolisants entre tous dans l'histoire propre du sujet, c'est qu'ils étaient déjà latents au choix ou ils ont pris leur départ, — et dès lors que ce sont l'on réfute comme superstieuse l'idée que ce sont là les chiffres mêmes qui ont déterminé la des-

Mais allons droit où le livre débouche sur le hasard et les croyances qu'il engendre, et spécialement aux faits où il s'attache à démontrer l'efficacité subjective des associations sur des nombres laissés au sort d'un choix immotivé, voire d'un tirage de hasard. Nulle part ne se révèlent mieux qu'en un tel succès les structures dominantes du champ psychanalytique.

Et l'appel fait au passage à des mécanismes intellectuels ignorés n'est plus ici que l'excuse de détrempre de la confiance totale faite aux symboles et qui vacille d'être comblée au delà de toute limite.

Car si pour admettre un symptôme dans la psychopathologie psychanalytique, qu'il soit névrotique ou non, Freud exige le minimum de surdétermination que constitue un double sens, symbole d'un conflit défunt par delà sa fonction dans un conflit présent *non moins symbolique*, s'il nous a appris à suivre dans le texte des associations libres la ramifications ascendante de cette lignée symbolique, pour y repérer aux points où les formes verbales s'en entrecroisent les noeuds de sa structure, — il est déjà tout à fait clair que le symptôme se résout tout entier dans une analyse de langage, parce qu'il est lui-même structuré comme un langage, qu'il est langage dont la parole doit être délivrée.

C'est à celui qui n'a pas approfondi la nature du langage, que l'expérience d'association sur les nombres pourra monter d'emblée à ce qu'il est essentiel ici de saisir, à savoir la puissance combinatoire qui en agence les équivoces, et pour y reconnaître le ressort propre de l'inconscient.

En effet si des nombres obtenus par coupure dans la suite des chiffres du nombre choisi, de leur mariage par toutes les opérations de l'arithmétique, voire de la division répétée du nombre original par l'un des nombres scissipares, les nombres résultants s'avèrent symbolisants entre tous dans l'histoire propre du sujet, c'est qu'ils étaient déjà latents au choix ou ils ont pris leur départ, — et dès lors que ce sont l'on réfute comme superstieuse l'idée que ce sont là les chiffres mêmes qui ont déterminé la des-

tinée du sujet, force est d'admettre que c'est dans l'ordre d'existence de leurs combinaisons, c'est-à-dire dans le langage concret qu'ils représentent que réside tout ce que l'analyse révèle au sujet comme son inconscient.

Nous verrons que les philologues et les ethnographes nous en révèlent assez sur la sûreté combinatoire qui s'avère dans les systèmes complètement inconscients qui constituent le langage, pour que la proposition ici avancée n'ail pour eux rien de surprenant.

Mais si quelqu'un parmi nous voulait douter encore de sa validité, nous en appellerions, une fois de plus, au témoignage de celui qui, ayant découvert l'inconscient, n'est pas sans tire à être cru pour désigner sa place : il ne nous fera pas défaut.

Car si délaissée qu'elle soit de notre intérêt — et pour cause — «Le moi d'esprit et l'inconscient» reste l'œuvre la plus incontestable, parce que la plus transparente, où l'effet de l'inconscient nous soit démontré jusqu'aux confins de sa finesse ; et le visage qu'il nous révèle est celui même de l'esprit dans l'ambiguïté que lui confère le langage, où l'autre face de son pouvoir régalién est la «pointe» par qui son ordre entier s'anéanti en un instant, — pointe en effet où son activité créatrice dévoile sa gratuité absolue, où sa domination sur le réel s'exprime dans le défi du non-sens, où l'humour, dans la grâce méchante de l'esprit libre, symbolise une vérité qui ne dit pas son dernier mot.

Il faut suivre aux débours admirablement pressants des lignes de ce livre la promenade où Freud nous emmène dans ce jardin choisi du plus amer amour.

Ici tout est substance, tout est perle.

L'esprit qui vit en exil dans la création dont il est l'invisible soutien, sait qu'il est maître à tout instant de l'anéantir. Formes altières ou perfides, dandystes ou débonnaires de cette royaume cachée, il n'est pas jusqu'aux plus méprisées dont Freud ne sache faire briller l'éclat secret. Histoires du marieur courant les ghettos de Moravie, figure décriée d'Eros et les ghettois de Moravie, figure décriée d'Eros, et comme lui fils de la pénurie et de la peine, gu-

tinée du sujet, force est d'admettre que c'est dans l'ordre d'existence de leurs combinaisons, c'est-à-dire dans le langage concret qu'ils représentent que réside tout ce que l'analyse révèle au sujet comme son inconscient.

Nous verrons que les philologues et les ethnographes nous en révèlent assez sur la sûreté combinatoire qui s'avère dans les systèmes complètement inconscients qui constituent le langage, pour que la proposition ici avancée n'ail pour eux rien de surprenant.

Mais si quelqu'un parmi nous voulait douter encore de sa validité, nous en appellerions, une fois de plus, au témoignage de celui qui, ayant découvert l'inconscient, n'est pas sans tire à être cru pour désigner sa place : il ne nous fera pas défaut.

Car si délaissée qu'elle soit de notre intérêt — et pour cause — «Le moi d'esprit et l'inconscient» reste l'œuvre la plus incontestable, parce que la plus transparente, où l'effet de l'inconscient nous soit démontré jusqu'aux confins de sa finesse ; et le visage qu'il nous confins de sa finesse ; et le visage qu'il nous révèle est celui même de l'esprit dans l'ambiguïté que lui confère le langage, où l'autre face de son pouvoir régalién est la «pointe» par qui son ordre entier s'anéanti en un instant, — pointe en effet où son activité créatrice dévoile sa gratuité absolue, où sa domination sur le réel s'exprime dans le défi du non-sens, où l'humour, dans la grâce méchante de l'esprit libre, symbolise une vérité qui ne dit pas son dernier mot.

Il faut suivre aux débours admirablement pressants des lignes de ce livre la promenade où Freud nous emmène dans ce jardin choisi du plus amer amour.

Ici tout est substance, tout est perle.

L'esprit qui vit en exil dans la création dont il est l'invisible soutien, sait qu'il est maître à tout instant de l'anéantir. Formes altières ou perfides, dandystes ou débonnaires de cette royaume cachée, il n'est pas jusqu'aux plus méprisées dont Freud ne sache faire briller l'éclat secret. Histoires du marieur courant les ghettos de Moravie, figure décriée d'Eros et comme lui fils de la pénurie et de la peine, gu-

tinée du sujet, force est d'admettre que c'est dans l'ordre d'existence de leurs combinaisons, c'est-à-dire dans le langage concret qu'ils représentent que réside tout ce que l'analyse révèle au sujet comme son inconscient.

Nous verrons que les philologues et les ethnographes nous en révèlent assez sur la sûreté combinatoire qui s'avère dans les systèmes complètement inconscients qui constituent le langage, pour que la proposition ici avancée n'ail pour eux rien de surprenant.

Mais si quelqu'un parmi nous voulait douter encore de sa validité, nous en appellerions, une fois de plus, au témoignage de celui qui, ayant découvert l'inconscient, n'est pas sans tire à être cru pour désigner sa place : il ne nous fera pas défaut.

Car si délaissée qu'elle soit de notre intérêt — et pour cause — «Le moi d'esprit et l'inconscient» reste l'œuvre la plus incontestable, parce que la plus transparente, où l'effet de l'inconscient nous soit démontré jusqu'aux confins de sa finesse ; et le visage qu'il nous révèle est celui même de l'esprit dans l'ambiguïté que lui confère le langage, où l'autre face de son pouvoir régalién est la «pointe» par qui son ordre entier s'anéanti en un instant, — pointe en effet où son activité créatrice dévoile sa gratuité absolue, où sa domination sur le réel s'exprime dans le défi du non-sens, où l'humour, dans la grâce méchante de l'esprit libre, symbolise une vérité qui ne dit pas son dernier mot.

Il faut suivre aux débours admirablement pressants des lignes de ce livre la promenade où Freud nous emmène dans ce jardin choisi du plus amer amour.

Ici tout est substance, tout est perle.

L'esprit qui vit en exil dans la création dont il est l'invisible soutien, sait qu'il est maître à tout instant de l'anéantir. Formes altières ou perfides, dandystes ou débonnaires de cette royaume cachée, il n'est pas jusqu'aux plus méprisées dont Freud ne sache faire briller l'éclat secret. Histoires du marieur courant les ghettos de Moravie, figure décriée d'Eros et comme lui fils de la pénurie et de la peine, gu-

tinée du sujet, force est d'admettre que c'est dans l'ordre d'existence de leurs combinaisons, c'est-à-dire dans le langage concret qu'ils représentent que réside tout ce que l'analyse révèle au sujet comme son inconscient.

Nous verrons que les philologues et les ethnographes nous en révèlent assez sur la sûreté combinatoire qui s'avère dans les systèmes complètement inconscients qui constituent le langage, pour que la proposition ici avancée n'ail pour eux rien de surprenant.

Mais si quelqu'un parmi nous voulait douter encore de sa validité, nous en appellerions, une fois de plus, au témoignage de celui qui, ayant découvert l'inconscient, n'est pas sans tire à être cru pour désigner sa place : il ne nous fera pas défaut.

Car si délaissée qu'elle soit de notre intérêt — et pour cause — «Le moi d'esprit et l'inconscient» reste l'œuvre la plus incontestable, parce que la plus transparente, où l'effet de l'inconscient nous soit démontré jusqu'aux confins de sa finesse ; et le visage qu'il nous révèle est celui même de l'esprit dans l'ambiguïté que lui confère le langage, où l'autre face de son pouvoir régalién est la «pointe» par qui son ordre entier s'anéanti en un instant, — pointe en effet où son activité créatrice dévoile sa gratuité absolue, où sa domination sur le réel s'exprime dans le défi du non-sens, où l'humour, dans la grâce méchante de l'esprit libre, symbolise une vérité qui ne dit pas son dernier mot.

Il faut suivre aux débours admirablement pressants des lignes de ce livre la promenade où Freud nous emmène dans ce jardin choisi du plus amer amour.

Ici tout est substance, tout est perle.

L'esprit qui vit en exil dans la création dont il est l'invisible soutien, sait qu'il est maître à tout instant de l'anéantir. Formes altières ou perfides, dandystes ou débonnaires de cette royaume cachée, il n'est pas jusqu'aux plus méprisées dont Freud ne sache faire briller l'éclat secret. Histoires du marieur courant les ghettos de Moravie, figure décriée d'Eros et comme lui fils de la pénurie et de la peine, gu-

guidant de son service discret l'avidité du goujal, et soudain le bafouant d'une réplique illuminante en son non-sens : « Celui qui laisse ainsi échapper la vérité, comment Freud, est en réalité heureux de jeter le masque. »

C'est la vérité en effet, qui dans sa bouche jette là le masque, mais c'est pour que l'esprit en prenne un plus trompeur, la sophistique qui n'est que stratagème, la logique qui n'est là qu'un leurre, le comique même qui ne va là qu'à éblouir. L'esprit est toujours ailleurs. « L'esprit comporte en effet une telle conditionnalité subjective... ; n'est esprit que ce que j'accepte comme tel », poursuit Freud qui sait de quoi il parle.

Nulle part l'intention de l'individu n'est en effet plus manifestement dépassée par la trouvaille du sujet, — nulle part la disjunction que nous faisons de l'un à l'autre ne se fait mieux comprendre, — puisque non seulement il faut que quelque chose m'ait été étranger dans ma trouvaille pour que j'y aie mon plaisir, mais qu'il faut qu'il en reste ainsi pour qu'elle porte. Ceci est en rapport profond avec la nécessité, si bien dénoncée par Freud, du tiers auditeur au moins supposé, et au fait que le mot d'esprit ne perd pas son pouvoir dans sa transmission au style indirect. Bref ceci manifeste la conjonction intime de l'intersubjectivité et de l'inconscient dans les ressources du langage, et leur explosion dans le jeu d'une suprême alacrité.

Comment la parole, en effet, épouserait-

dant de son service discret l'avidité du goujal, et soudain le bafouant d'une réplique illuminante en son non-sens : « Celui qui laisse ainsi échapper la vérité, comment Freud, est en réalité heureux de jeter le masque. »

C'est la vérité en effet, qui dans sa bouche jette là le masque, mais c'est pour que l'esprit en prenne un plus trompeur, la sophistique qui n'est que stratagème, la logique qui n'est là qu'un leurre, le comique même qui ne va là qu'à éblouir. L'esprit est toujours ailleurs. « L'esprit comporte en effet une telle conditionnalité subjective... ; n'est esprit que ce que j'accepte comme tel », poursuit Freud qui sait de quoi il parle.

Nulle part l'intention de l'individu n'est en effet plus manifestement dépassée par la trouvaille du sujet, — nulle part la disjunction que nous faisons de l'un à l'autre ne se fait mieux comprendre, — puisque non seulement il faut que quelque chose m'ait été étranger dans ma trouvaille pour que j'y aie mon plaisir, mais qu'il faut qu'il en reste ainsi pour qu'elle porte. Ceci prenant sa place de la nécessité, si bien marqué par Freud du tiers auditeur toujours supposé, et au fait que le mot d'esprit ne perd pas son pouvoir dans sa transmission au style indirect. Bref ceci manifeste la conjonction intime de l'intersubjectivité et de l'inconscient dans les ressources du langage, et leur explosion dans le jeu d'une suprême alacrité.

Une seule raison de chute pour l'esprit : la platitude de la vérité qui s'explique.

Or ceci concerne directement notre problème. Le mépris actuel pour les recherches sur la langue des symboles qui se lit au seul vu des sommaires de nos publications d'avant et d'après les années 1920, ne répond à rien de moins pour notre discipline qu'à un changement d'objet, dont la tendance à s'aligner au plus bas niveau de la communication, pour s'accorder aux objectifs nouveaux proposés à la technique, a peut-être à répondre du bilan assez morose que les plus lucides dressent de ses résultats (4/18).

Comment la parole, en effet, épouserait-

Une seule raison de chute pour l'esprit : la platitude de la vérité qui s'explique.

Or ceci concerne directement notre problème. Le mépris actuel pour les recherches sur la langue des symboles qui se lit au seul vu des sommaires de nos publications d'avant et d'après les années 1920, ne répond à rien de moins pour notre discipline qu'à un changement d'objet, dont la tendance à s'aligner au plus bas niveau de la communication, pour s'accorder aux objectifs nouveaux proposés à la technique, a peut-être à répondre du bilan assez morose que les plus lucides dressent de ses résultats (18).

Comment la parole, en effet, épouserait-

elle le sens de la parole ou, pour mieux dire | elle le sens de la parole ou, pour mieux dire avec le logicisme positiviste d'Oxford, le sens du sens, — sinon dans l'acte qui l'engendre ? Ainsi le renversement goethéen de sa présence aux origines : « Au commencement était l'action », se renverse à son tour : c'était bien le verbe qui était au commencement, et nous vivons dans sa création, mais c'est l'action de notre esprit qui continue cette création en la renouvelant toujours. Et nous ne pouvons nous retourner sur cette action qu'en nous laissant pousser toujours plus avant par elle.

Nous ne le tenirions nous-même qu'en sachant que c'est là sa voie....

Nul n'est censé ignorer la loi, celle formule transcrive de l'humour d'un Code de Justice exprime pourtant la vérité où notre expérience se fonde et qu'elle confirme. Nul homme ne l'ignore en effet, puisque la loi de l'homme est la loi du langage depuis que les premiers mots de reconnaissance ont présidé aux premiers dons, y ayant fallu les Danaëns détestables qui viennent et fuient par la mer pour que les hommes apprennent à craindre les mots trompeurs avec les dons sans foi. Jusqu'à présent, pour les Argonautes pacifiques unissant par les noeuds d'un commerce symbolique les îlots de la communauté, ces dons, leur acte et leurs objets, leur érection en signes et leur fabrication même, sont si mêlés à la parole qu'on les désigne par son nom (5/19).

Est-ce à ses dons ou bien aux mots de passe qui y accordent leur non-sens salutaire, que commence le langage avec la loi ? Car ces dons sont déjà symboles, en ceci que symbolent dire pacie, et qu'ils sont d'abord significants du pacte qu'ils constituent comme significiés : comme il se voit bien à ceci que les objets de l'échange symbolique, vases faits pour être vides, boucliers trop lourds pour être portés, gerbes qui se dessécheront, piques qu'on enfonce au sol, sont sans usage par destination, sinon superflus par leur abondance.

<Cette neutralisation du signifiant est-elle le tout de la nature du langag ? Pris à ce titre, on en trouverait l'amorce chez les hirondelles de mer, par exemple, pendant la parade, ou du groupe qui équivaudrait à la fête, et où on

elle le sens de la parole ou, pour mieux dire avec le logicisme positiviste d'Oxford, le sens du sens, — sinon dans l'acte qui l'engendre ? Ainsi le renversement goethéen de sa présence aux origines : « Au commencement était l'action », se renverse à son tour : c'était bien le verbe qui était au commencement, et nous vivons dans sa création, mais c'est l'action de notre esprit qui continue cette création en la renouvelant toujours. Et nous ne pouvons nous retourner sur cette action qu'en nous laissant pousser toujours plus avant par elle.

Nous ne le tenirions nous-même qu'en sachant que c'est là sa voie....

Nul n'est censé ignorer la loi, celle formule transcrive de l'humour d'un Code de Justice exprime pourtant la vérité où notre expérience se fonde et qu'elle confirme. Nul homme ne l'ignore en effet, puisque la loi de l'homme est la loi du langage depuis que les premiers mots de reconnaissance ont présidé aux premiers dons, y ayant fallu les Danaëns détestables qui viennent et fuient par la mer pour que les hommes apprennent à craindre les mots trompeurs avec les dons sans foi. Jusqu'à présent, pour les Argonautes pacifiques unissant par les noeuds d'un commerce symbolique les îlots de la communauté, ces dons, leur acte et leurs objets, leur érection en signes et leur fabrication même, sont si mêlés à la parole qu'on les désigne par son nom (19).

Est-ce à ses dons ou bien aux mots de passe qui y accordent leur non-sens salutaire, que commence le langage avec la loi ? Car ces dons sont déjà symboles, en ceci que symbolent dire pacie, et qu'ils sont d'abord significants du pacte qu'ils constituent comme significiés : comme il se voit bien à ceci que les objets de l'échange symbolique, vases faits pour être vides, boucliers trop lourds pour être portés, gerbes qui se dessécheront, piques qu'on enfonce au sol, sont sans usage par destination, sinon superflus par leur abondance.

Cette neutralisation du signifiant est-elle le tout de la nature du langag ? Pris à ce titre, on en trouverait l'amorce chez les hirondelles de mer, par exemple, pendant la parade, et

les voit se passer de bec en bec un poisson et matérialisée dans le poisson qu'elles se passent de bec en bec et où les éthologues, s'il faut qu'elles ne mangent pas, comportement que les éthologues ont fort pertinemment reconnu pour symbolique.

Voici donc patentées ces distinctions entre le symbole et le signe, entre le signifie et la chose, et à leur place qui est de prélude à tout propos sur le langage. Elles ne nous éviteront pas pour autant de retrouver à tout bout de champ, tenace comme la mauvaise herbe, la théorie du langage-signe inspirant à des innocents ce ton délavé qui sans doute a charmé les rédacteurs de notre journal officiel, assez pour leur faire accueillir un article où Jules H. Massermann, en 1930, apporte le dernier mot sur le sujet. Ou bien ont-ils voulu confirmer aux yeux du monde ce travers qui nous fait traiter notre discipline comme une servante pour qui toutes les «références» sont bonnes?

Pensez-vous que par un conditionnement judicieux de ses réflexes, on obtient d'un ration-laveur qu'il se dirige vers son garde-manger quand on lui présente la carte ou peut manger se lire son menu. On ne nous dit pas si elle porte mention des prix, mais on ajoute ce trait convaincant que, pour peu que le service l'ait déçu, il reviendra déchirer la carte trop prometteuse, comme le ferai des lecteurs d'un infidèle une amante irritée (sic).

Telle est l'une des arches où l'auteur fait passer la route qui conduit du signal au symbole. On y circule à double voie, et le sens du retour n'y montre pas de moindres ouvrages d'art.

Car si chez l'homme vous associez à la

matérialisé dans le poisson qu'elles se passent de bec en bec et où les éthologues, s'il faut bien y voir avec eux l'instrument d'une mise en branle du groupe qui serait un équivalent de la fête, seraient tout à fait justifiées à reconnaître un symbole.

On voit que nous ne reculons pas à chercher hors du domaine humain les origines du comportement symbolique. Mais ce n'est certainement pas par la voie d'une élaboration du signe, celle où s'engage après tant d'autres M. Jules H. Massermann (2/20), à laquelle nous nous arrêterons un instant, non seulement pour le ton délavé dont il y trace sa démarche, mais par l'accueil qu'elle a trouvé auprès des rédacteurs de notre journal officiel, qui conformément à une tradition empruntée aux bureaux de placements, ne négligent jamais rien de ce qui peut fournir à notre discipline de «bonnes références».

Pensez-vous que par un conditionnement ex-pé-ri-men-ta-le-men-té chez un chien ficelé sur une table et par quelques moyens ingénieux : une sonnerie, le plat de viande qu'elle annonce, et le plat de pommes qui arrive à contretemps, je vous en passe. Ce n'est pas lui, du moins lui-même nous en assure, qui se laissera prendre aux «amples ruminations», car c'est ainsi qu'il s'exprime, que les philosophes ont consacrées au problème du langage. Lui va vous le prendre à la gorge.

Figurez-vous que par un conditionnement ex-pé-ri-men-ta-le-men-té chez un chien ficelé sur une table et par quelques moyens ingénieux : une sonnerie, le plat de viande qu'elle annonce, et le plat de pommes qui arrive à contretemps, je vous en passe. Ce n'est pas lui, du moins lui-même nous en assure, qui se laissera prendre aux «amples ruminations», car c'est ainsi qu'il s'exprime, que les philosophes ont consacrées au problème du langage. Lui va vous le prendre à la gorge.

Figurez-vous que par un conditionnement ex-pé-ri-men-ta-le-men-té chez un chien ficelé sur une table et par quelques moyens ingénieux : une sonnerie, le plat de viande qu'elle annonce, et le plat de pommes qui arrive à contretemps, je vous en passe. Ce n'est pas lui, du moins lui-même nous en assure, qui se laissera prendre aux «amples ruminations», car c'est ainsi qu'il s'exprime, que les philosophes ont consacrées au problème du langage. Lui va vous le prendre à la gorge.

Car si chez l'homme vous associez à la

matérialisé dans le poisson qu'elles se passent de bec en bec et où les éthologues, s'il faut bien y voir avec eux l'instrument d'une mise en branle du groupe qui serait un équivalent de la fête, seraient tout à fait justifiées à reconnaître un symbole.

On voit que nous ne reculons pas à chercher hors du domaine humain les origines du comportement symbolique. Mais ce n'est certainement pas par la voie d'une élaboration du signe, celle où s'engage après tant d'autres M. Jules H. Massermann (2/20), à laquelle nous nous arrêterons un instant, non seulement pour le ton délavé dont il y trace sa démarche, mais par l'accueil qu'elle a trouvé auprès des rédacteurs de notre journal officiel, qui conformément à une tradition empruntée aux bureaux de placements, ne négligent jamais rien de ce qui peut fournir à notre discipline de «bonnes références».

Pensez-vous que par un conditionnement ex-pé-ri-men-ta-le-men-té chez un chien ficelé sur une table et par quelques moyens ingénieux : une sonnerie, le plat de viande qu'elle annonce, et le plat de pommes qui arrive à contretemps, je vous en passe. Ce n'est pas lui, du moins lui-même nous en assure, qui se laissera prendre aux «amples ruminations», car c'est ainsi qu'il s'exprime, que les philosophes ont consacrées au problème du langage. Lui va vous le prendre à la gorge.

Figurez-vous que par un conditionnement ex-pé-ri-men-ta-le-men-té chez un chien ficelé sur une table et par quelques moyens ingénieux : une sonnerie, le plat de viande qu'elle annonce, et le plat de pommes qui arrive à contretemps, je vous en passe. Ce n'est pas lui, du moins lui-même nous en assure, qui se laissera prendre aux «amples ruminations», car c'est ainsi qu'il s'exprime, que les philosophes ont consacrées au problème du langage. Lui va vous le prendre à la gorge.

Figurez-vous que par un conditionnement ex-pé-ri-men-ta-le-men-té chez un chien ficelé sur une table et par quelques moyens ingénieux : une sonnerie, le plat de viande qu'elle annonce, et le plat de pommes qui arrive à contretemps, je vous en passe. Ce n'est pas lui, du moins lui-même nous en assure, qui se laissera prendre aux «amples ruminations», car c'est ainsi qu'il s'exprime, que les philosophes ont consacrées au problème du langage. Lui va vous le prendre à la gorge.

Car si chez l'homme vous associez à la

projection d'une vive lumière devant ses yeux le bruit d'une sonnette, puis le maniement de celle-ci à l'émission de l'ordre : *conuraciez* (en anglais : *contrac*), vous arriverez à ce que le sujet, à moduler cet ordre lui-même, à le murmurer, bienôt seulement à le produire en sa pensée, obtienne la contraction de sa pupille, soit une réaction du système que l'on dit automome, parce qu'ordinairement inaccessible aux effets intentionnels. Ainsi M. Hudgins, s'il faut en croire notre auteur, «a-t-il créé chez un groupe de sujets, une configuration hautement individualisée de réactions affines et viscérales du symbole idéique (idea-symbol) «*contrac*», — une réponse qui pourrait être ramenée à travers leurs expériences particulières à une source en apparence lointaine, mais en réalité basiquement physiologique : dans cet exemple, simplement la projection de la rétine contre une lumière excessive». Et l'auteur conclut : «La signification de telles expériences pour la recherche psychosomatique et linguistique n'a même pas besoin de plus d'élaboration.»

Nous aurions pourtant, quant à nous, été curieux d'apprendre si les sujets ainsi éduqués réagissent aussi à l'énonciation du même vocable articulée dans les locutions : *marriage contract, bridge-contract, breach of contract, contrac, contr*,... La contre-épreuve, exigible en stricte exigible en stricte méthode, s'offrant ici d'elle-même du murmure entre les dents de cette syllabe par le lecteur français qui n'aurait subi d'autre conditionnement que la vive lumière projetée sur le problème par M. Jules H. Massermann. Nous demanderions alors à celui-ci si les effets ainsi observés chez les sujets conditionnés lui paraîtraient toujours pouvoir se passer aussi aisément d'être élaborés. Car ou bien ils ne se produiraient plus, manifestant ainsi qu'ils ne dépendent pas même conditionnellement du sémantème, ou bien ils continueraient à se produire, posant la question des limites de question des limites de celui-ci.

Autrement dit, ils feraient apparaître dans l'instrument même du mot, la disjunction

projection d'une vive lumière devant ses yeux le bruit d'une sonnette, puis le maniement de celle-ci à l'émission de l'ordre : *contraciez* (en anglais : *contrac*), vous arriverez, à ce que le sujet, à moduler cet ordre lui-même, à le murmurer, bienôt seulement à le produire en sa pensée, obtienne la contraction de sa pupille, soit une réaction du système que l'on dit automome, parce qu'ordinairement inaccessible aux effets intentionnels. Ainsi M. Hudgins, s'il faut

en croire notre auteur, «a-t-il créé chez un groupe de sujets, une configuration hautement individualisée de réactions affines et viscérales du symbole idéique (idea-symbol) «*contrac*», — une réponse qui pourrait être ramenée à travers leurs expériences particulières à une source en apparence lointaine, mais en réalité basiquement physiologique : dans cet exemple, simplement la projection de la rétine contre une lumière excessive». Et l'auteur conclut : «La signification de telles expériences pour la recherche psychosomatique et linguistique n'a même pas besoin de plus d'élaboration.»

Nous aurions pourtant, quant à nous, été curieux d'apprendre si les sujets ainsi éduqués réagissent aussi à l'énonciation du même vocable articulée dans les locutions : *marriage contract, bridge-contract, breach of contract, contrac, contr*,... La contre-épreuve, exigible en stricte méthode, s'offrant ici d'elle-même du murmure entre les dents de cette syllabe par le lecteur français qui n'aurait subi d'autre conditionnement que la vive lumière projetée sur le problème par M. Jules H. Massermann. Nous demanderions alors à celui-ci si les effets ainsi observés chez les sujets conditionnés lui paraîtraien

traien toujours pouvoir se passer aussi aisément d'être élaborés. Car ou bien ils ne se produiraient plus, manifestant ainsi qu'ils ne dépendent pas même conditionnellement du sémantème, ou bien ils continueraient à se produire, posant la question des limites de celui-ci.

Autrement dit, ils feraient apparaître dans l'instrument même du mot, la disjunction

du signifiant et du signifié, si allègrement confondu par l'auteur dans le terme *idea-symbole*. Et sans avoir besoin d'interroger les relations des sujets conditionnés à l'ordre *don't contract*, voire à la conjugaison entière du verbe *to contract*, nous pourrions faire observer à l'auteur que ce qui définit comme appartenant au langage un élément quelconque d'une langue, c'est qu'il se distingue comme tel pour tous les usagers de cette langue dans l'ensemble supposé constitué des éléments homologues.

Il en résulte que les effets particuliers de cet élément du langage sont liés à l'existence de cet ensemble, antérieurement à sa liaison possible à toute expérience particulière du sujet. Et que considérer celle dernière liaison hors de toute référence à la première, consiste simplement à nier dans cet élément la fonction propre du langage.

Rappel de principes qui éviterait peut-être à notre auteur de découvrir avec une naïveté sans égale la correspondance textuelle des catégories de la grammaire de son enfance dans les relations de la réalité.

Ce monument de naïveté, au reste d'une espèce assez commune en ces matières, ne mériterait pas tant de soins s'il n'était le fait d'un psychanalyste, ou plutôt de quelqu'un qui y raccorde comme par hasard tout ce qui se produit dans une certaine tendance de la psychanalyse, au titre de théorie de l'*ego* ou de technique d'analyse des défenses, de plus opposé à l'expérience freudienne, manifestant ainsi *a contrario* la cohérence d'une saine conception du langage avec le maintien de celle-ci. Car la découverte de Freud est celle du champ des incidences, en la nature de l'homme de ses relations à l'ordre symbolique, et la remontée de leur sens jusqu'aux instances les plus radicales de la symbolisation dans l'être. Le méconnaître est condamner la découverte à l'oubli, l'expérience à la nunc.

Et nous posons comme une affirmation

du signifiant et du signifié, si allègrement confondu par l'auteur dans le terme *idea-symbol*. Et sans avoir besoin d'interroger les relations des sujets conditionnés à l'ordre *don't contract*, voire à la conjugaison entière du verbe *to contract*, nous pourrions faire observer à l'auteur que ce qui définit comme appartenant au langage un élément quelconque d'une langue, c'est qu'il se distingue comme tel pour tous les usagers de cette langue dans l'ensemble supposé constitué des éléments homologues.

Il en résulte que les effets particuliers de cet élément du langage sont liés à l'existence de cet ensemble, antérieurement à sa liaison possible à toute expérience particulière du sujet. Et que considérer celle dernière liaison hors de toute référence à la première, consiste simplement à nier dans cet élément la fonction propre du langage.

Rappel de principes qui éviterait peut-être à notre auteur de découvrir avec une naïveté sans égale la correspondance textuelle des catégories de la grammaire de son enfance dans les relations de la réalité.

Ce monument de naïveté, au reste d'une espèce assez commune en ces matières, ne mériterait pas tant de soins s'il n'était le fait d'un psychanalyste, ou plutôt de quelqu'un qui y raccorde comme par hasard tout ce qui se produit dans une certaine tendance de la psychanalyse, au titre de théorie de l'*ego* ou de technique d'analyse des défenses, de plus opposé à l'expérience freudienne, manifestant ainsi *a contrario* la cohérence d'une saine conception du langage avec le maintien de celle-ci. Car la découverte de Freud est celle du champ des incidences, en la nature de l'homme de ses relations à l'ordre symbolique, et la remontée de leur sens jusqu'aux instances les plus radicales de la symbolisation dans l'être. Le méconnaître est condamner la découverte à l'oubli, l'expérience à la nunc.

Et nous posons comme une affirmation qui ne saurait être retranchée du sérieux de notre propos actuel que la présence du raton-laveur, plus haut évoqué, dans le fauteuil où la

timidité de Freud, à en croire notre auteur, aurait confiné l'analyse en le plaçant derrière le divan, nous paraît être préférable à celle du savant qui tient sur le langage et la parole un pareil discours.

Car le raton-laveur au moins, par la grâce de Jacques Prévert («une pierre, deux maisons, trois ruines, quatre fossoyeurs, un jardin, des fleurs, un raton-laveur») est entre à jamais dans le bestiaire poétique et participe comme tel en son essence à la fonction éminente du symbole, mais l'être à noire ressemblance qui professe ainsi la méconnaissance systématique de cette fonction, se bannit à jamais de tout ce qui peut par elle être appelé à l'existence. Dès lors, la question de la place qui revient au dit symbolique, dans la classification naturelle nous paraîtrait ne relever que d'un humanisme hors de propos, si son discours, en se croisant avec une technique de la parole dont nous avons la garde, ne devait être trop fécond, même à y engendrer des monstres stériles. Qu'on sache donc, puisqu'il se fait mèrite de braver le reproche d'anthropomorphisme, que c'est le dernier terme dont nous userions pour dire qu'il fait de son être la mesure de toutes choses. >

Revenons à notre objet symbolique qui est lui-même fort consistant dans sa matière, s'il a perdu le poids de son usage, mais dont le sens impondérable entraînera des déplacements de quelque poids. Est-ce donc là la loi et le langage ? Peut-être pas encore.

Car même apparu il chez l'hirondelle quelque caïd de la colonie qui, en gobant le poisson symbolique au bec béant des autres hirondelles, inaugurerà cette exploitation de l'hirondelle par l'hirondelle dont nous nous plumes au jour à filer la fantaisie, ceci ne suffirait point à reproduire parmi elles cette fabuleuse histoire, image de la nôtre, dont l'épopée aillée nous tint captifs en l'île des pingouins, et il s'en faudrait de quelque chose pour faire un univers «hirundinisé».

Ce «quelque chose» achève le symbole pour en faire le langage. Pour que l'objet symbolique libéré de son usage devienne le mot

timidité de Freud, à en croire notre auteur, aurait confiné l'analyse en le plaçant derrière le divan, nous paraît être préférable à celle du savant qui tient sur le langage et la parole un pareil discours.

Car le raton-laveur au moins, par la grâce de Jacques Prévert («une pierre, deux maisons, trois ruines, quatre fossoyeurs, un jardin, des fleurs, un raton-laveur»), est entré à jamais dans le bestiaire poétique et participe comme tel en son essence à la fonction éminente du symbole, mais l'être à noire ressemblance qui professe ainsi la méconnaissance systématique de cette fonction, se bannit à jamais de tout ce qui peut par elle être appelé à l'existence. Dès lors, la question de la place qui revient au dit symbolique, dans la classification naturelle nous paraîtrait ne relever que d'un humanisme hors de propos, si son discours, en se croisant avec une technique de la parole dont nous avons la garde, ne devait être trop fécond, même à y engendrer des monstres stériles. Qu'on sache donc, puisqu'il se fait mèrite de braver le reproche d'anthropomorphisme, que c'est le dernier terme dont nous userions pour dire qu'il fait de son être la mesure de toutes choses.

Revenons à notre objet symbolique qui est lui-même fort consistant dans sa matière, s'il a perdu le poids de son usage, mais dont le sens impondérable entraînera des déplacements de quelque poids. Est-ce donc là la loi et le langage ? Peut-être pas encore.

Car même apparu il chez l'hirondelle quelque caïd de la colonie qui, en gobant le poisson symbolique au bec béant des autres hirondelles, inaugurerà cette exploitation de l'hirondelle par l'hirondelle dont nous nous plumes un jour à filer la fantaisie, ceci ne suffirait point à reproduire parmi elles cette fabuleuse histoire, image de la nôtre, dont l'épopée aillée nous tint captifs en l'île des pingouins, et il s'en faudrait de quelque chose pour faire un univers «hirundinisé».

Ce «quelque chose» achève le symbole pour en faire le langage. Pour que l'objet symbolique libéré de son usage devienne le mot

libéré de l'*'hic et nunc'*, la différence n'est pas de la qualité, sonore, de sa matière, mais de son être évanouissant où le symbole trouve la permanence du concept.

Par le mot qui est déjà une présence faite d'absence, l'absence même vient à se nommer en un moment original dont le génie de Freud a saisi dans le jeu de l'enfant la récréation perpétuelle. Et de ce couple modulé de la présence et de l'absence, qu'aussi bien suffit à constituer la trace sur le sable du trait simple et du trait rompu des *koua* maniques de la Chine, nait l'univers de sens d'une langue où l'univers des choses viendra à se ranger.

Par ce qui ne prend corps que d'être la trace d'un mouvement et donc le support dès lors ne peut s'alléger, le concept, sauvant la durée de ce qui passe, engendre la chose.

Car ce n'est pas encore assez dire que de dire que le concept est la chose même, ce qu'un enfant peut démontrer contre l'école. C'est le monde des mots qui crée le monde des choses, d'abord confondues dans l'*'hic et nunc'* du tout en devenir, en donnant son être concret à leur essence, et sa place partout à ce qui est de toujours : (g) *kiéma es aeï*.

L'homme parle donc, mais c'est parce que le symbole l'a fait homme. Si, en effet, des dons surabondants accueillent l'étranger qui s'est fait connaître, la vie des groupes naturels qui constituent la communauté est soumise aux règles de l'alliance, ordonnant le sens dans lequel s'opère l'échange des femmes, et aux prestations réciproques que l'alliance détermine : comme le dit le proverbe Si stronga, un parent par alliance est une cuisse d'éléphant. A l'alliance préside un ordre préférentiel dont la loi impliquant les noms de parenté est pour le groupe, comme le langage, impérative en ses formes, mais inconsciente en sa structure. Or dans cette structure dont l'harmonie ou les impasses régissent l'échange restreint ou généralisent l'éthnologue, le théoricien discerne l'éthnologie, le logique des combinaisons : ainsi les lois du nombre, c'est-à-dire du symbole le plus épure, s'avèrent être immémories au symbolisme originel. Du moins est-

libéré de l'*'hic et nunc'*, la différence n'est pas de la qualité, sonore, de sa matière, mais de son être évanouissant où le symbole trouve la permanence du concept.

Par le mot qui est déjà une présence faite d'absence, l'absence même vient à se nommer en un moment original dont le génie de Freud a saisi dans le jeu de l'enfant la récréation perpétuelle. Et de ce couple modulé de la présence et de l'absence, qu'aussi bien suffit à constituer la trace sur le sable du trait simple et du trait rompu des *koua* maniques de la Chine, nait l'univers de sens d'une langue où l'univers des choses viendra à se ranger.

Par ce qui ne prend corps que d'être la trace d'un néant et donc le support dès lors ne peut s'alléger, le concept, sauvant la durée de ce qui passe, engendre la chose.

Car ce n'est pas encore assez dire que de dire que le concept est la chose même, ce qu'un enfant peut démontrer contre l'école. C'est le monde des mots qui crée le monde des choses, d'abord confondues dans l'*'hic et nunc'* du tout en devenir, en donnant son être concret à leur essence, et sa place partout à ce qui est de toujours : *kiéma es aeï*.

L'homme parle donc, mais c'est parce que le symbole l'a fait homme. Si, en effet, des dons surabondants accueillent l'étranger qui s'est fait connaître, la vie des groupes naturels qui constituent la communauté est soumise aux règles de l'alliance, ordonnant le sens dans lequel s'opère l'échange des femmes, et aux prestations réciproques que l'alliance détermine : comme le dit le proverbe Si stronga, un parent par alliance est une cuisse d'éléphant. A l'alliance préside un ordre préférentiel dont la loi impliquant les noms de parenté est pour le groupe, comme le langage, impérative en ses formes, mais inconsciente en sa structure. Or dans cette structure dont l'harmonie ou les impasses régissent l'échange restreint ou généralisent l'éthnologue, le théoricien discerne l'éthnologie, le logique des combinaisons : ainsi les lois du nombre, c'est-à-dire du symbole le plus épure, s'avèrent être immémories au symbolisme originel. Du moins est-

libéré de l'*'hic et nunc'*, la différence n'est pas de la qualité, sonore, de sa matière, mais de son être évanouissant où le symbole trouve la permanence du concept.

Par le mot qui est déjà une présence faite d'absence, l'absence même vient à se nommer en un moment original dont le génie de Freud a saisi dans le jeu de l'enfant la récréation perpétuelle. Et de ce couple modulé de la présence et de l'absence, qu'aussi bien suffit à constituer la trace sur le sable du trait simple et du trait rompu des *koua* maniques de la Chine, nait l'univers de sens d'une langue où l'univers des choses viendra à se ranger.

Par ce qui ne prend corps que d'être la trace d'un néant et donc le support dès lors ne peut s'alléger, le concept, sauvant la durée de ce qui passe, engendre la chose.

Car ce n'est pas encore assez dire que de dire que le concept est la chose même, ce qu'un enfant peut démontrer contre l'école. C'est le monde des mots qui crée le monde des choses, d'abord confondues dans l'*'hic et nunc'* du tout en devenir, en donnant son être concret à leur essence, et sa place partout à ce qui est de toujours : *kiéma es aeï*.

L'homme parle donc, mais c'est parce que le symbole l'a fait homme. Si, en effet, des dons surabondants accueillent l'étranger qui s'est fait connaître, la vie des groupes naturels qui constituent la communauté est soumise aux règles de l'alliance, ordonnant le sens dans lequel s'opère l'échange des femmes, et aux prestations réciproques que l'alliance détermine : comme le dit le proverbe Si stronga, un parent par alliance est une cuisse d'éléphant. A l'alliance préside un ordre préférentiel dont la loi impliquant les noms de parenté est pour le groupe, comme le langage, impérative en ses formes, mais inconsciente en sa structure. Or dans cette structure dont l'harmonie ou les impasses régissent l'échange restreint ou généralisent l'éthnologue, le théoricien discerne l'éthnologie, le logique des combinaisons : ainsi les lois du nombre, c'est-à-dire du symbole le plus épure, s'avèrent être immémories au symbolisme originel. Du moins est-

libéré de l'*'hic et nunc'*, la différence n'est pas de la qualité, sonore, de sa matière, mais de son être évanouissant où le symbole trouve la permanence du concept.

Par le mot qui est déjà une présence faite d'absence, l'absence même vient à se nommer en un moment original dont le génie de Freud a saisi dans le jeu de l'enfant la récréation perpétuelle. Et de ce couple modulé de la présence et de l'absence, qu'aussi bien suffit à constituer la trace sur le sable du trait simple et du trait rompu des *koua* maniques de la Chine, nait l'univers de sens d'une langue où l'univers des choses viendra à se ranger.

Par ce qui ne prend corps que d'être la trace d'un néant et donc le support dès lors ne peut s'alléger, le concept, sauvant la durée de ce qui passe, engendre la chose.

Car ce n'est pas encore assez dire que de dire que le concept est la chose même, ce qu'un enfant peut démontrer contre l'école. C'est le monde des mots qui crée le monde des choses, d'abord confondues dans l'*'hic et nunc'* du tout en devenir, en donnant son être concret à leur essence, et sa place partout à ce qui est de toujours : *kiéma es aeï*.

L'homme parle donc, mais c'est parce que le symbole l'a fait homme. Si, en effet, des dons surabondants accueillent l'étranger qui s'est fait connaître, la vie des groupes naturels qui constituent la communauté est soumise aux règles de l'alliance, ordonnant le sens dans lequel s'opère l'échange des femmes, et aux prestations réciproques que l'alliance détermine : comme le dit le proverbe Si stronga, un parent par alliance est une cuisse d'éléphant. A l'alliance préside un ordre préférentiel dont la loi impliquant les noms de parenté est pour le groupe, comme le langage, impérative en ses formes, mais inconsciente en sa structure. Or dans cette structure dont l'harmonie ou les impasses régissent l'échange restreint ou généralisent l'éthnologue, le théoricien discerne l'éthnologie, le logique des combinaisons : ainsi les lois du nombre, c'est-à-dire du symbole le plus épure, s'avèrent être immémories au symbolisme originel. Du moins est-

ce la richesse des formes où se développent les structures qu'on dit élémentaires de la parenté, qui les y rend lisibles. Et ceci donne à penser que c'est peut-être seulement notre inconscience de leur permanence, qui nous laisse croire à la liberté des choix dans les structures dites complexes de l'alliance sous la loi desquelles nous vivons. Si la statistique déjà laisse entrevoir que cette liberté ne s'exerce pas au hasard, c'est qu'une logique subjective l'orienterait en ses effets.

C'est bien en quoi le complexe d'Edipe en tant que nous le reconnaissions toujours pour couvrir de sa signification le champ entier de notre expérience, sera dit, dans notre propos, marquer les limites que notre discipline assigne à la subjectivité : à savoir, ce que le sujet peut connaître de sa participation inconsciente au mouvement des structures complexes de l'alliance, en vérifiant les effets symboliques en son existence particulière du mouvement tangentiel vers l'inceste qui se manifeste depuis l'avènement d'une communauté universelle.

La Loi primordiale est donc celle qui en régulant l'alliance superpose le règne de la culture au règne de la nature, livre à la loi de l'accouplement. L'inferdit de l'inceste n'en est que le pivot subjectif, dénué par la tendance moderne à réduire à la mère et à la soeur les objets interdits aux choix du sujet, toute licence au reste n'étant pas encore ouverte au-delà.

Cette loi se fait donc suffisamment connaître comme identique à un ordre de langage. Car nul pouvoir sans les nominations de la parenté n'est à portée d'instituer l'ordre des préférences et des tabous qui nouent et tressent les générations le fil des lignées. Et à travers les générations, c'est bien la confusion des générations qui, dans la Bible comme dans toutes les lois traditionnelles, est maudite comme l'abomination du verbe et la désolation du pécheur.

Nous savons en effet quel ravage déjà

ce la richesse des formes où se développent les structures qu'on dit élémentaires de la parenté, qui les y rend lisibles. Et ceci donne à penser que c'est peut-être seulement notre inconscience de leur permanence, qui nous laisse croire à la liberté des choix dans les structures dites complexes de l'alliance sous la loi desquelles nous vivons. Si la statistique déjà laisse entrevoir que cette liberté ne s'exerce pas au hasard, c'est qu'une logique subjective l'orienterait en ses effets.

C'est bien en quoi le complexe d'Edipe en tant que nous le reconnaissions toujours pour couvrir de sa signification le champ entier de notre expérience, sera dit, dans notre propos, marquer les limites que notre discipline assigne à la subjectivité : à savoir, ce que le sujet peut connaître de sa participation inconsciente au mouvement des structures complexes de l'alliance, en vérifiant les effets symboliques en son existence particulière du mouvement tangentiel vers l'inceste qui se manifeste depuis l'avènement d'une communauté universelle.

La Loi primordiale est donc celle qui en régulant l'alliance superpose le règne de la culture au règne de la nature, livre à la loi de l'accouplement. L'inferdit de l'inceste n'en est que le pivot subjectif, dénué par la tendance moderne à réduire à la mère et à la soeur les objets interdits aux choix du sujet, toute licence au reste n'étant pas encore ouverte au-delà.

Cette loi se fait donc suffisamment connaître comme identique à un ordre de langage. Car nul pouvoir sans les nominations de la parenté n'est à portée d'instituer l'ordre des préférences et des tabous qui nouent et tressent les générations le fil des lignées. Et à travers les générations, c'est bien la confusion des générations qui, dans la Bible comme dans toutes les lois traditionnelles, est maudie comme l'abomination du verbe et la désolation du pécheur.

Nous savons en effet quel ravage déjà

allant jusqu'à la dissociation de la personnalité du sujet peut exercer une filiation falsifiée, quand la contrainte de l'entourage s'emploie à soutenir le mensonge. Ils peuvent n'être pas moins quand un homme épousant la mère

ce la richesse des formes où se développent les structures qu'on dit élémentaires de la parenté, qui les y rend lisibles. Et ceci donne à penser que c'est peut-être seulement notre inconscience de leur permanence, qui nous laisse croire à la liberté des choix dans les structures dites complexes de l'alliance sous la loi desquelles nous vivons. Si la statistique déjà laisse entrevoir que cette liberté ne s'exerce pas au hasard, c'est qu'une logique subjective l'orienterait en ses effets.

C'est bien en quoi le complexe d'Edipe en tant que nous le reconnaissions toujours pour couvrir de sa signification le champ entier de notre expérience, sera dit, dans notre propos, marquer les limites que notre discipline assigne à la subjectivité : à savoir, ce que le sujet peut connaître de sa participation inconsciente au mouvement des structures complexes de l'alliance, en vérifiant les effets symboliques en son existence particulière du mouvement tangentiel vers l'inceste qui se manifeste depuis l'avènement d'une communauté universelle.

Nous savons en effet quel ravage déjà

allant jusqu'à la dissociation de la personnalité du sujet peut exercer une filiation falsifiée, quand la contrainte de l'entourage s'emploie à soutenir le mensonge. Ils peuvent n'être pas moins quand un homme épousant la mère

de la femme dont il a eu un fils, celui-ci aura pour frère un enfant frère de sa mère. Mais s'il est ensuivi, — et le cas n'est pas inventé —, adopté par le ménage compauissant d'une fille d'un mariage antérieur du père, il se trouvera encore une fois demi-frère de sa nouvelle-mère, et l'on peut imaginer les sentiments complexes dans lesquels il attendra la naissance d'un enfant qui sera à la fois son frère et son enfant qui sera à la fois son frère et son neveu, dans cette situation répétée.

Aussi bien le simple décalage dans les générations qui se produit par un enfant tardif né d'un second mariage et dont la mère jeune se trouve contemporaine d'un frère aîné, peut produire des effets qui s'en rapprochent, et l'on sait que Freud était dans ce cas.

Cette même fonction de l'identification symbolique par où le primitif se croit réincarner l'ancêtre homonyme et qui détermine même chez l'homme moderne une récurrence alternée des caractères, introduit donc chez les sujets soumis à ces discordances de la relation paternelle une dissociation de l'Edipe où il faut voir le ressort constant de ses effets pathogènes. Même en effet représentée par une seule personne, la fonction paternelle concerne en elle des relations imaginaires et réelles, toujours plus ou moins inadéquates à la relation symbolique qui la constitue essentiellement. C'est dans le *nom du père* qu'il nous faut reconnaître le support de la fonction symbolique qui, depuis l'orée des temps historiques, identifie sa personne à la figure de la loi. Cette conception nous permet de distinguer clairement dans l'analyse d'un cas les effets inconsciens de cette fonction d'avec les relations narcissiques, voire d'avec les relations réelles que le sujet soutient avec l'image et l'action de la personne qui l'incarne, et il en résulte un mode de compréhension qui va à retenir dans la conduite même des interventions. La pratique nous en a confirmé la fécondité, à nous, comme aux élèves que nous avons induits à cette méthode. Et nous avons eu souvent l'occasion dans des contrôles ou dans des cas communiqués de souligner les confusions nuisibles qu'engendre sa méconnaissance.

de la femme dont il a eu un fils, celui-ci aura pour frère un enfant frère de sa mère. Mais s'il est ensuivi, — et le cas n'est pas inventé —, adopté par le ménage compauissant d'une fille d'un mariage antérieur du père, il se trouvera encore une fois demi-frère de sa nouvelle-mère, et l'on peut imaginer les sentiments complexes dans lesquels il attendra la naissance d'un enfant qui sera à la fois son frère et son neveu, dans cette situation répétée.

Aussi bien le simple décalage dans les générations qui se produit par un enfant tardif né d'un second mariage et dont la mère jeune se trouve contemporaine d'un frère aîné, peut produire des effets qui s'en rapprochent, et l'on sait que c'était là le cas de Freud.

Cette même fonction de l'identification symbolique par où le primitif se croit réincarner l'ancêtre homonyme et qui détermine même chez l'homme moderne une récurrence alternée des caractères, introduit donc chez les sujets soumis à ces discordances de la relation paternelle une dissociation de l'Edipe où il faut voir le ressort constant de ses effets pathogènes. Même en effet représentée par une seule personne, la fonction paternelle concerne en elle des relations imaginaires et réelles, toujours plus ou moins inadéquates à la relation symbolique qui la constitue essentiellement. C'est dans le *nom du père* qu'il nous faut reconnaître le support de la fonction symbolique qui, depuis l'orée des temps historiques, identifie sa personne à la figure de la loi. Cette conception nous permet de distinguer clairement dans l'analyse d'un cas les effets inconsciens de cette fonction d'avec les relations narcissiques, voire d'avec les relations réelles que le sujet soutient avec l'image et l'action de la personne qui l'incarne, et il en résulte un mode de compréhension qui va à retenir dans la conduite même des interventions. La pratique nous en a confirmé la fécondité, à nous, comme aux élèves que nous avons induits à cette méthode. Et nous avons eu souvent l'occasion dans des contrôles ou dans des cas communiqués de souligner les confusions nuisibles qu'engendre sa méconnaissance.

Aussi bien le simple décalage dans les générations qui se produit par un enfant tardif né d'un second mariage et dont la mère jeune se trouve contemporaine d'un frère aîné, peut produire des effets qui s'en rapprochent, et l'on sait que c'était là le cas de Freud.

Cette même fonction de l'identification symbolique par où le primitif se croit réincarner l'ancêtre homonyme et qui détermine même chez l'homme moderne une récurrence alternée des caractères, introduit donc chez les sujets soumis à ces discordances de la relation paternelle une dissociation de l'Edipe où il faut voir le ressort constant de ses effets pathogènes. Même en effet représentée par une seule personne, la fonction paternelle concerne en elle des relations imaginaires et réelles, toujours plus ou moins inadéquates à la relation symbolique qui la constitue essentiellement.

C'est dans le *nom du père* qu'il nous faut reconnaître le support de la fonction symbolique qui, depuis l'orée des temps historiques, identifie sa personne à la figure de la loi. Cette conception nous permet de distinguer clairement dans l'analyse d'un cas les effets inconsciens de cette fonction d'avec les relations narcissiques, voire d'avec les relations réelles que le sujet soutient avec l'image et l'action de la personne qui l'incarne, et il en résulte un mode de compréhension qui va à retenir dans la conduite même des interventions. La pratique nous en a confirmé la fécondité, à nous, comme aux élèves que nous avons induits à cette méthode. Et nous avons eu souvent l'occasion dans des contrôles ou dans des cas communiqués de souligner les confusions nuisibles qu'engendre sa méconnaissance.

Ainsi c'est la vertu du verbe qui perpétue le mouvement de la Grande Deûe dont Rabellais, en une métaphore célèbre, élargit jusqu'aux astres l'économie. Et nous ne serons pas surpris que le chapitre où il nous présente avec l'inversion macaronique des noms de parenté une anticipation des découvertes ethnographiques, nous montre en lui la substantifique divination du mystère humain que nous tentons d'élucider.

Identifiée au *hau* sacré ou au *mana* omni-présent, la Deûe inviolable est la garantie que le voyage où sont poussés femmes et biens ramène en un cycle sans manquement à leur point de départ d'autres et d'autres biens, porteurs d'une entité identique : symbole zéro, dit Lévi-Strauss, réduisant à la forme d'un signe algébrique le pouvoir de la Parole.

Les symboles enveloppent, en effet, la vie de l'homme d'un réseau si total qu'ils déterminent avant qu'il vienne au monde ceux qui l'engendreront «par l'os et par la chair», qu'ils apportent à sa naissance avec les dons des astres, sinon avec les dons des fées, le destin de sa destinée, qu'ils donnent les mots qui le feront fidèle ou renégat, la loi des actes qui le suivront jusque la même où il n'est pas encore et au delà de sa mort même, et que par eux sa fin trouve son sens dans le jugement dernier où le verbe absout son être ou le condamne, — sauf à atteindre à la réalisation subjective de l'être-pour-la-mort.

Servitude et grandeur où s'anéantirait le vivant, si le désir ne préservait sa part dans les interférences et les bateaux qui font converger sur lui les cycles du langage, quand la confusion des langues s'en mêle et que les ordres se contrarient dans les déchirements de l'œuvre universelle.

Mais ce désir lui-même, pour être satisfait dans l'homme, exige d'être reconnu, par l'accord de la parole ou par la lutte de prestige dans le symbolique ou dans l'imagininaire. L'enjeu d'une psychanalyse est l'avènement dans le sujet du peu de réalité que ce désir y souvient, au regard des conflits symboliques et des fixations imaginaires comme

Ainsi c'est la vertu du verbe qui perpétue le mouvement de la Grande Dette dont Rabéca en une métaphore célèbre, élargit l'horizon, aux astres l'économie. Et nous ne serons pas surpris que le chapitre où il nous présente l'inversion macaronique des noms de Dieu soit suivi d'une anticipation des découvertes ethnographiques, nous montrant en lui la substantiation du mystère humain que nous avons d'élucider ICI.

identifiée au *haut sacré* ou au *mauvais om*, la Dette inviolable est la garantie que l'oyage où sont poussées femmes et biens énée en un cycle sans manquement à leur départ d'autres femmes et d'autres porteurs d'une entité identique : symbolé, dit Lévi-Strauss, réduisant à la forme d'un signe algébrique le pouvoir de la Parole. Les symboles enveloppent en effet la vie humaine d'un réseau si total qu'ils conjoignent, avant qu'il vienne au monde ceux qui engendrent «par l'os et par la chair», ils apportent à sa naissance avec les dons des astres, sinon avec les dons des fées, le destiné, qui ils donnent les mois qui feront fidèle ou renégat, la loi des actes qui suivront jusque-là même où il n'est pas encore et au delà de sa mort même, et que par sa fin trouve son sens dans le jugement final où le verbe absolu son être ou le dommage, — sauf à atteindre à la réalisation subjective de l'être-pour-la-mort.

Servitude et grandeur où s'anéantirait le servant, si le désir ne préservait sa part dans les différences et les battements que font converger sur lui les cycles du langage, quand la confusion des langues s'en mêle et que les personnes se contrarient dans les déchirements de œuvre universelle.

Mais ce désir lui-même, pour être satisfait dans l'homme, exige d'être reconnu, par accord de la parole ou par la lutte de prestige, as le symbole ou dans l'imaginaire. L'enjeu d'une psychanalyse est l'avènement dans le sujet du peu de réalisé que certain y soulient au regard des conflits symboliques et des fixations imaginaires comme

Ainsi c'est la vertu du verbe qui perpétue le mouvement de la Grande Deûle dont Rabellais, en une métaphore célèbre, élargit jusqu'aux astres l'économie. Et nous ne serons pas surpris que le chapitre où il nous présente avec l'inversion macaronique des noms de parenté une anticipation des découvertes ethnographiques, nous montre en lui la substantifique divination du mystère humain que nous tentons d'élucider ici.

Identifiée au *bau* sacré ou au *mama omni-*

présent, la Dette inviolable est la garantie que le voyage où sont poussés femmes et biens ramène en un cycle sans manquement à leur point de départ, d'autres femmes et d'autres biens, porteurs d'une entité identique : symbole le zéro, dit Lévi-Strauss, réduisant à la forme d'un signe algébrique le pouvoir de la Parole.

Les symboles enveloppent en effet la vie de l'homme d'un réseau si total qu'ils conjointement, avant qu'il vienne au monde ceux qui vont l'engendrer «par l'os et par la chair», qu'ils apportent à sa naissance avec les dons des astres, sinon avec les dons des fées, le destin de sa destinée, qu'ils donnent les mois qui le feront fidèle ou renégat, la loi des actes qui le suivront jusque-là même où il n'est pas encore et au delà de sa mort même, et que par eux sa fin trouve son sens dans le jugement dernier où le verbe absolu son être ou la condamne, — sauf à atteindre à la réalisation subjective de l'être-pour-la-mort.

Servitude et grandeur où s'anéantirait le vivant, si le désir ne préservait sa part dans les interférences et les battements qui font converger sur lui les cycles du langage, quand la confusion des langues s'en mêle, et que les ordres se contrarient dans les déchirements de l'œuvre universelle.

Mais ce désir lui-même, pour être satisfait dans l'homme, exige d'être reconnu, par l'accord de la parole ou par la lutte de prestige dans le symbole ou dans l'imaginaire.

L'enjeu d'une psychanalyse est l'avènement dans le sujet du peu de réalité que le désir y soumet au regard des conflits symboliques et des fixations imaginaires comm

Ainsi c'est la vertu du verbe qui perpétue le mouvement de la Grande Deûle dont Rabellais, en une métaphore célèbre, élargit jusqu'aux astres l'économie. Et nous ne serons pas surpris que le chapitre où il nous présente avec l'inversion macaronique des noms de parenté une anticipation des découvertes ethnographiques, nous montre en lui la substantifique divination du mystère humain que nous tentions d'élucider ici.

Identifiée au *hau* sacré ou au *mana* omniprésent, la Deûle inviolable est la garantie que le voyage où sont poussées femmes et biens ramène en un cycle sans manquement à leur point de départ, autres femmes et d'autres biens, porteurs d'une entité identique : symbolisés, poneurs d'une entité identique : symbolisés, poneurs d'une entité identique : symbolisés, le zéro, dit Lévi-Strauss, réduisant à la forme d'un signe algébrique le pouvoir de la Parole.

Les symboles enveloppent en effet la vie de l'homme d'un réseau si total qu'ils conjointement, ayant qu'il vienne au monde, ceux qui vont l'engendrer «par l'os et par la chair», qu'ils appartiennent à sa naissance avec les dons des astres, sinon avec les dons des fées, le destin de sa destinée, qu'ils donnent les mois qui le feront fidèle ou renégat, la loi des actes qui le suivront jusque-là même où il n'est pas encore et au bout de sa mort même, et que par sa fin trouve son sens dans le jugement dernier où le verbe absous son être ou le condamne, — sauf à atteindre à la réalisation subjective de l'être-pour-la-mort.

Servitude et grandeur où s'anéantirait le vivant, si le désir ne préservait sa part dans les interférences et les battements que font converger sur lui les cycles du langage, quand la confusion des langues s'en mêle, et que les ordres se conurant dans les déchirements de l'œuvre universelle.

Mais ce désir lui-même, pour être satisfait dans l'homme, exige d'être reconnu, par l'accord de la parole ou par la lutte de prestige dans le symbole ou dans l'imaginaire. L'enjeu d'une psychanalyse est l'avènement dans le sujet du peu de réalité que ce désir y soumet au regard des conflits symboliques et des fixations imaginaires communi-

Première version

Version la psychanalyse N°1

Version les Ecris

moyen de leur accord, et notre voie est l'expérience intersubjective où ce désir se fait reconnaître.

Dès lors on voit que le problème est celui des rapports dans le sujet de la parole et du langage.

Trois paradoxes dans ces rapports se présentent dans notre domaine.

Dans la folie, quelle qu'en soit la nature, il nous faut reconnaître, d'une part, la liberté négative d'une parole qui a renoncé à se faire reconnaître, soit ce que nous appelons obstacle au transfert, et, d'autre part, la formation singulière d'un délire qui, — fabulatoire, fantasmatique ou cosmologique —, interprétatif, revendicateur ou idéaliste —, objective le sujet dans un langage sans dialectique (6/21).

L'absence de la parole s'y manifeste par les stéréotypies d'un discours ou le sujet, peut-on dire, est parlé plutôt qu'il ne parle : nous y reconnaissions les symboles de l'inconscient sous des formes pétrifiées qui, à côté des formes embaumées où se présentent les mythes en nos recueils, trouvent leur place dans une histoire naturelle de ces symboles. Mais c'est une erreur de dire que le sujet les assume : la résistance à leur reconnaissance n'étant pas moindre que dans les névroses, quand le sujet y est induit par une tentative de cure.

Notons au passage qu'il vaudrait de repérer dans l'espace social les places que la culture a assignées à ces sujets, spécialement quant à leur affection à des services sociaux afférents au langage, car il n'est pas invraisemblable que s'y démontre un des facteurs qui désignent ces sujets aux effets de rupture produite par les discordances symboliques, caractéristiques des structures complexes de la civilisation.

Le second cas est représenté par le champ privilégié de la découverte psychanalytique : à savoir les symptômes, l'inhibition et l'angoisse, dans l'économie constitutive des différentes névroses.

La parole est ici chassée du discours concret qui ordonne la conscience, mais elle trouve son support ou bien dans les fonctions

moyen de leur accord, et notre voie est l'expérience intersubjective où ce désir se fait reconnaître.

Dès lors on voit que le problème est celui des rapports dans le sujet de la parole et du langage.

Trois paradoxes dans ces rapports se présentent dans notre domaine.

Dans la folie, quelle qu'en soit la nature, il nous faut reconnaître, d'une part, la liberté négative d'une parole qui a renoncé à se faire reconnaître, soit ce que nous appelons obstacle au transfert, et, d'autre part, la formation singulière d'un délire qui, — fabulatoire, fantasmatique ou cosmologique —, interprétatif, revendicateur ou idéaliste —, objective le sujet dans un langage sans dialectique (21).

L'absence de la parole s'y manifeste par les stéréotypies d'un discours ou le sujet, peut-on dire, est parlé plutôt qu'il ne parle : nous y reconnaissions les symboles de l'inconscient sous des formes pétrifiées qui, à côté des formes embaumées où se présentent les mythes en nos recueils, trouvent leur place dans une histoire naturelle de ces symboles. Mais c'est une erreur de dire que le sujet les assume : la résistance à leur reconnaissance n'étant pas moindre que dans les névroses, quand le sujet y est induit par une tentative de cure.

Notons au passage qu'il vaudrait de repérer dans l'espace social les places que la culture a assignées à ces sujets, spécialement quant à leur affection à des services sociaux afférents au langage, car il n'est pas invraisemblable que s'y démontre un des facteurs qui désignent ces sujets aux effets de rupture produite par les discordances symboliques, caractéristiques des structures complexes de la civilisation.

Le second cas est représenté par le champ privilégié de la découverte psychanalytique : à savoir les symptômes, l'inhibition et l'angoisse, dans l'économie constitutive des différentes névroses.

La parole est ici chassée du discours concret qui ordonne la conscience, mais elle trouve son support ou bien dans les fonctions

moyen de leur accord, et notre voie est l'expérience intersubjective où ce désir se fait reconnaître.

Dès lors on voit que le problème est celui des rapports dans le sujet de la parole et du langage.

Trois paradoxes dans ces rapports se présentent dans notre domaine.

Dans la folie, quelle qu'en soit la nature, il nous faut reconnaître, d'une part, la liberté négative d'une parole qui a renoncé à se faire reconnaître, soit ce que nous appelons obstacle au transfert, et, d'autre part, la formation singulière d'un délire qui, — fabulatoire, fantasmatique ou cosmologique —, interprétatif, revendicateur ou idéaliste —, objective le sujet dans un langage sans dialectique (13/21).

L'absence de la parole s'y manifeste par les stéréotypies d'un discours ou le sujet, peut-on dire, est parlé plutôt qu'il ne parle : nous y reconnaissions les symboles de l'inconscient sous des formes pétrifiées qui, à côté des formes embaumées où se présentent les mythes en nos recueils, trouvent leur place dans une histoire naturelle de ces symboles. Mais c'est une erreur de dire que le sujet les assume : la résistance à leur reconnaissance n'étant pas moindre que dans les névroses, quand le sujet y est induit par une tentative de cure.

Notons au passage qu'il vaudrait de repérer dans l'espace social les places que la culture a assignées à ces sujets, spécialement quant à leur affection à des services sociaux afférents au langage, car il n'est pas invraisemblable que s'y démontre un des facteurs qui désignent ces sujets aux effets de rupture produite par les discordances symboliques, caractéristiques des structures complexes de la civilisation.

Le second cas est représenté par le champ privilégié de la découverte psychanalytique : à savoir les symptômes, l'inhibition et l'angoisse, dans l'économie constitutive des différentes névroses.

La parole est ici chassée du discours concret qui ordonne la conscience, mais elle trouve son support ou bien dans les fonctions

naturelles du sujet, pour peu qu'une épine organique y amorce cette béance de son être individuel à son essence, qui fait de la maladie l'introduction du vivant à l'existence du sujet (14/22), — ou bien dans les images qui organisent à la limite de l'*Umwelt* et de l'*Innenwelt* leur structuration relationnelle.

Le symptôme est ici le signifiant d'un signifié refoulé de la conscience du sujet. Symbole écrit sur le sable de la chair et sur le voile de Maïa, il participe du langage par l'ambiguïté sémanique que nous avons déjà soulignée dans sa constitution.

Mais c'est une parole de plein exercice, car elle inclut le discours de l'autre dans le secret de son chiffre.

C'est en déchiffrant cette parole que Freud a retrouvé la langue première des symboles (15/23), vivante encore dans la souffrance de l'homme de la civilisation (*Das Unbehagen in der Kultur*).

Hieroglyphes de l'hystérie, blasons de la phobie, labyrinthes de la *Zwangsnurose*, — charmes de l'impuissance, énigmes de l'inhibition, oracles de l'angoisse, — armes parlantes du caractère (9/24), sceaux de l'auto-punition, déguisements de la perversion, — tels sont les hermétismes que notre exégèse résout, les équivoques que notre invocation dissout, les artifices que notre dialectique absolu, dans une délivrance du sens emprisonné, qui va de la révélation du palimpseste au mot donné du mystère et au pardon de la parole.

Le troisième paradoxe de la relation du langage à la parole est celui du sujet qui perd son sens dans les objectivations du discours. Si métaphysique qu'en paraît la définition, nous n'en pouvons méconnaître la présence au premier plan de notre expérience. Car c'est là l'aliénation la plus profonde du sujet de la civilisation scientifique et c'est elle que nous rencontrons d'abord quand le sujet commence à nous parler de lui ; aussi bien, pour la résoudre entièrement, l'analyse devrait-elle être menée jusqu'au terme de la sagesse.

Pour en donner une formulation exemplaire, nous ne saurions trouver terrain plus

naturelles du sujet, pour peu qu'une épine organique y amorce cette béance de son être individuel à son essence, qui fait de la maladie l'introduction du vivant à l'existence du sujet (22), — ou bien dans les images qui organisent à la limite de l'*Umwelt* et de l'*Innenwelt* leur structuration relationnelle.

Le symptôme est ici le signifiant d'un signifié refoulé de la conscience du sujet. Symbole écrit sur le sable de la chair et sur le voile de Maïa, il participe du langage par l'ambiguïté sémanique que nous avons déjà soulignée dans sa constitution.

Mais c'est une parole de plein exercice, car elle inclut le discours de l'autre dans le secret de son chiffre.

C'est en déchiffrant cette parole que Freud a retrouvé la langue première des symboles (15/23), vivante encore dans la souffrance de l'homme de la civilisation (*Das Unbehagen in der Kultur*).

Hieroglyphes de l'hystérie, blasons de la phobie, labyrinthes de la *Zwangsnurose*, — charmes de l'impuissance, énigmes de l'inhibition, oracles de l'angoisse, — armes parlantes du caractère (16/24), sceaux de l'auto-punition, déguisements de la perversion, — tels sont les hermétismes que notre exégèse résout, les équivoques que notre invocation dissout, les artifices que notre dialectique absolu, dans une délivrance du sens emprisonné, qui va de la révélation du palimpseste au mot donné du mystère et au pardon de la parole.

Le troisième paradoxe de la relation du langage à la parole est celui du sujet qui perd son sens dans les objectivations du discours. Si métaphysique qu'en paraît la définition, nous n'en pouvons méconnaître la présence au premier plan de notre expérience. Car c'est là l'aliénation la plus profonde du sujet de la civilisation scientifique et c'est elle que nous rencontrons d'abord quand le sujet commence à nous parler de lui ; aussi bien, pour la résoudre entièrement, l'analyse devrait-elle être menée jusqu'au terme de la sagesse.

Pour en donner une formulation exemplaire, nous ne saurions trouver terrain plus

naturelles du sujet, pour peu qu'une épine organique y amorce cette béance de son être individuel à son essence, qui fait de la maladie l'introduction du vivant à l'existence du sujet (14/22), — ou bien dans les images qui organisent à la limite de l'*Umwelt* et de l'*Innenwelt* leur structuration relationnelle.

Le symptôme est ici le signifiant d'un signifié refoulé de la conscience du sujet. Symbole écrit sur le sable de la chair et sur le voile de Maïa, il participe du langage par l'ambiguïté sémanique que nous avons déjà soulignée dans sa constitution.

Mais c'est une parole de plein exercice, car elle inclut le discours de l'autre dans le secret de son chiffre.

C'est en déchiffrant cette parole que Freud a retrouvé la langue première des symboles (15/23), vivante encore dans la souffrance de l'homme de la civilisation (*Das Unbehagen in der Kultur*).

Hieroglyphes de l'hystérie, blasons de la phobie, labyrinthes de la *Zwangsnurose*, — charmes de l'impuissance, énigmes de l'inhibition, oracles de l'angoisse, — armes parlantes du caractère (16/24), sceaux de l'auto-punition, déguisements de la perversion, — tels sont les hermétismes que notre exégèse résout, les équivoques que notre invocation dissout, les artifices que notre dialectique absolu, dans une délivrance du sens emprisonné, qui va de la révélation du palimpseste au mot donné du mystère et au pardon de la parole.

Le troisième paradoxe de la relation du langage à la parole est celui du sujet qui perd son sens dans les objectivations du discours. Si métaphysique qu'en paraît la définition, nous n'en pouvons méconnaître la présence au premier plan de notre expérience. Car c'est là l'aliénation la plus profonde du sujet de la civilisation scientifique et c'est elle que nous rencontrons d'abord quand le sujet commence à nous parler de lui ; aussi bien, pour la résoudre entièrement, l'analyse devrait-elle être menée jusqu'au terme de la sagesse.

Pour en donner une formulation exemplaire, nous ne saurions trouver terrain plus

pertinent que l'usage du discours courant en faisant remarquer que le «ce suis-je» du temps de Villon s'est renversé dans le «c'est moi» de l'homme moderne.

Le moi de l'homme moderne a pris sa forme, nous l'avons indiqué ailleurs, dans l'impasse dialectique de la belle âme qui ne reconnaît pas la raison même de son être dans le désordre qu'elle dénonce dans le monde. Mais une issue s'offre au sujet pour la résolution de cette impasse où débile son discours. La communication peut s'établir pour lui valablement dans l'œuvre commune de la science et dans les emplois qu'elle commande dans la civilisation universelle ; cette communication sera effective à l'intérieur de l'énorme objectivation constituée par cette science et elle lui permettra d'oublier sa subjectivité. Il collaborera efficacement à l'œuvre commune dans son travail quotidien et meublera ses loisirs de tous les agréments d'une culture profuse qui, du roman policier aux mémoires historiques, des conférences éducatives à l'orthopédie des relations de groupe, lui donnera matière à oublier son existence et sa mort, en même temps qu'à méconnaître dans une fausse communication le sens particulier de sa vie.

Si le sujet ne retrouvait dans une régression, souvent poussée jusqu'au stade du miroir, l'enceinte d'un stade où son *moi* contient ses exploits imaginaires il n'y aurait guère de limites assignables à la crédulité à laquelle il doit succomber dans cette situation. Et c'est ce qui fait notre responsabilité redoutable quand nous lui apportons, avec les manipulations mythiques de notre doctrine, une occasion supplémentaire de s'aliéner, dans la trinité décomposée de l'*ego*, du *superego* et de l'*id*, par exemple.

Ici c'est un mur de langage qui s'oppose à la parole, et les précautions contre le verbalisme qui sont un thème du discours de l'homme «normal» de notre culture, ne font qu'en renforcer l'épaisseur.

Il ne serait pas vain de mesurer celle-ci à la somme statistiquement déterminée des kilogrammes de papier imprimé, des kilomètres de

pertinent que l'usage du discours courant en faisant remarquer que le «ce suis-je» du temps de Villon s'est renversé dans le «c'est moi» de l'homme moderne.

Le moi de l'homme moderne a pris sa forme, nous l'avons indiqué ailleurs, dans l'impasse dialectique de la belle âme qui ne reconnaît pas la raison même de son être dans le désordre qu'elle dénonce dans le monde. Mais une issue s'offre au sujet pour la résolution de cette impasse où débile son discours. La communication peut s'établir pour lui valablement dans l'œuvre commune de la science et dans les emplois qu'elle commande dans la civilisation universelle ; cette communication sera effective à l'intérieur de l'énorme objectivation constituée par cette science et elle lui permettra d'oublier sa subjectivité. Il collaborera efficacement à l'œuvre commune dans son travail quotidien et meublera ses loisirs de tous les agréments d'une culture profuse qui, du roman policier aux mémoires historiques, des conférences éducatives à l'orthopédie des relations de groupe, lui donnera matière à oublier son existence et sa mort, en même temps qu'à méconnaître dans une fausse communication le sens particulier de sa vie.

Si le sujet ne retrouvait dans une régression, souvent poussée jusqu'au stade du miroir, l'enceinte d'un stade où son *moi* contient ses exploits imaginaires il n'y aurait guère de limites assignables à la crédulité à laquelle il doit succomber dans cette situation. Et c'est ce qui fait notre responsabilité redoutable quand nous lui apportons, avec les manipulations mythiques de notre doctrine, une occasion supplémentaire de s'aliéner, dans la trinité décomposée de l'*ego*, du *superego* et de l'*id*, par exemple.

Ici c'est un mur de langage qui s'oppose à la parole, et les précautions contre le verbalisme qui sont un thème du discours de l'homme «normal» de notre culture, ne font qu'en renforcer l'épaisseur.

Il ne serait pas vain de mesurer celle-ci à la somme statistiquement déterminée des kilogrammes de papier imprimé, des kilomètres de

sillons discographiques, et des heures d'émission radiophonique, que la dite culture produit par tête d'habitant dans les zones A, B et C de son aire. Ce serait un bel objet de recherches pour nos organismes culturels, et l'on y verrait que la question du langage ne tient pas toute dans l'aire des circonvolutions où son usage se refléchit dans l'individu.

*We are the hollow men
We are the stuffed men
Learning together
Headpiece filled with straw. Alas !
et la suite.*

La ressemblance de cette situation avec l'aliénation de la folie pour autant que la formule donnée plus haut est authentique, à savoir que le sujet y est parlé pluôt qu'il ne parle, résulte évidemment à l'exigence, supposée par la psychanalyse, d'une parole vraie. Si cette conséquence, qui porte à leur limite les paradoxes constituants de notre actuel propos, devait être retournée contre le bon sens même de la perspective psychanalytique, nous accorderions à cette objection toute sa pertinence, mais pour nous en trouver confirme : et ce par un retour dialectique où nous ne manquerions pas de parrains autorisés, à commencer par la dénonciation hégelienne de la «philosophie du crâne» et à seulement nous arrêter à l'avertissement de Pascal resonnant, de l'orée de l'ère historique du «moi», en ces termes : «les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou par un autre tour de folie, de n'être pas fou.»

Ce n'est pas dire pourtant que notre culture se poursuive dans des ténèbres extérieures à la subjectivité créatrice. Celle-ci, au contraire, n'a pas cessé d'y militer pour renouveler la puissance jamais tarie des symboles dans l'échange humain qui les met au jour. Faire état du petit nombre de sujets qui supportent cette création serait céder à une perspective romantique en confrontant ce qui n'est pas équivalent. Le fait est que cette subjectivité, dans quelque domaine qu'elle appa-

sillons discographiques, et des heures d'émission radiophonique, que la dite culture produit par tête d'habitant dans les zones A, B et C de son aire. Ce serait un bel objet de recherches pour nos organismes culturels, et l'on y verrait que la question du langage ne tient pas toute dans l'aire des circonvolutions où son usage se refléchit dans l'individu.

*We are the hollow men
We are the stuffed men
Leaning together
Headpiece filled with straw. Alas !
et la suite.*

La ressemblance de cette situation avec l'aliénation de la folie pour autant que la formule donnée plus haut est authentique, à savoir que le sujet y est parlé pluôt qu'il ne parle, résulte évidemment à l'exigence, supposée par la psychanalyse, d'une parole vraie. Si cette conséquence, qui porte à leur limite les paradoxes constituants de notre actuel propos, devait être retournée contre le bon sens même de la perspective psychanalytique, nous accorderions à cette objection toute sa pertinence, mais pour nous en trouver confirme : et ce par un retour dialectique où nous ne manquerions pas de parrains autorisés, à commencer par la dénonciation hégelienne de la «philosophie du crâne» et à seulement nous arrêter à l'avertissement de Pascal resonnant, de l'orée de l'ère historique du «moi», en ces termes : «les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou par un autre tour de folie, de n'être pas fou.»

Ce n'est pas dire pourtant que notre culture se poursuive dans des ténèbres extérieures à la subjectivité créatrice. Celle-ci, au contraire, n'a pas cessé d'y militer pour renouveler la puissance jamais tarie des symboles dans l'échange humain qui les met au jour. Faire état du petit nombre de sujets qui supportent cette création serait céder à une perspective romantique en confrontant ce qui n'est pas équivalent. Le fait est que cette subjectivité, dans quelque domaine qu'elle appa-

sillons discographiques, et des heures d'émission radiophonique, que la dite culture produit par tête d'habitant dans les zones A, B et C de son aire. Ce serait un bel objet de recherches pour nos organismes culturels, et l'on y verrait que la question du langage ne tient pas toute dans l'aire des circonvolutions où son usage se refléchit dans l'individu.

*We are the hollow men
We are the stuffed men
Leaning together
Headpiece filled with straw. Alas !
et la suite.*

La ressemblance de celle situation avec l'aliénation de la folie pour autant que la formule donnée plus haut est authentique, à savoir que le sujet y est parlé pluôt qu'il ne parle, résulte évidemment à l'exigence, supposée par la psychanalyse, d'une parole vraie. Si cette conséquence, qui porte à leur limite les paradoxes constituants de 'notre actuel propos, devait être retournée contre le bon sens même de la perspective psychanalytique, nous accorderions à cette objection toute sa pertinence, mais pour nous en trouver confirme : et ce par un retour dialectique où nous ne manquerions pas de parrains autorisés, à commencer par la dénonciation hégelienne de la «philosophie du crâne» et à seulement nous arrêter à l'avertissement de Pascal resonnant, de l'orée de l'ère historique du «moi», en ces termes : «les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou par un autre tour de folie, de n'être pas fou.»

Ce n'est pas dire pourtant que notre culture se poursuive dans des ténèbres extérieures à la subjectivité créatrice. Celle-ci, au contraire, n'a pas cessé d'y militer pour renouveler la puissance jamais tarie des symboles dans l'échange humain qui les met au jour. Faire état du petit nombre de sujets qui supportent cette création serait céder à une perspective romantique en confrontant ce qui n'est pas équivalent. Le fait est que cette subjectivité, dans quelque domaine qu'elle appa-

raisse, mathématique, politique, religieuse, voire publicitaire, continue d'animer dans son ensemble le mouvement humain. Et une prise de vue non moins illusoire sans doute nous ferait accentuer ce trait opposé : que son caractère symbolique n'a jamais été plus manifeste. C'est l'ironie des révolutions qu'elles engendrent un pouvoir d'autant plus absolu en son exercice, non pas, comme on le dit, de ce qu'il soit plus anonyme, mais de ce qu'il est plus réduit aux mots qui le signifient. Et plus que jamais, d'autre part, la force des églises réside dans le langage qu'elles ont su maintenir : insistance, il faut le dire, que Freud a laissée dans l'ombre dans l'article où il nous dessine ce que nous appellerons les subjectivités collectives de l'Eglise et de l'Armée.

La psychanalyse a joué un rôle dans la direction de la subjectivité moderne et elle ne saurait le soutenir sans l'ordonner au mouvement qui dans la science l'éclaire. C'est là le problème des fondements qui doivent assurer à notre discipline sa place dans les sciences : problème de formalisation, à la vérité fort mal engagé.

Car il semble que, ressassais par ce travers même de l'esprit médical à l'encontre duquel la psychanalyse a dû se constituer, ce soit à son exemple avec un retard d'un demi-siècle sur le mouvement des sciences que nous cherchions à nous y rattacher.

Objection abstraite de notre expérience sur des principes fictifs, voire simulées de la méthode expérimentale : nous trouvons là l'effet de préjugés dont il faudrait nettoyer d'abord notre champ si nous voulons le cultiver selon son authentique structure.

Praticiens de la fonction symbolique, il est étonnant que nous nous détournions de l'approfondir, au point de méconnaître que c'est elle qui nous situe au cœur du mouvement qui instaure un nouvel ordre des sciences, avec l'avènement d'une anthropologie authentique.

Ce nouvel ordre ne signifie rien d'autre qu'un retour à une notion de la science vérifiable qui a déjà ses titres inscrits dans une tradition qui part du Théâtre. Cette notion s'est

raisse, mathématique, politique, religieuse, voire publicitaire, continue d'animer dans son ensemble le mouvement humain. Et une prise de vue non moins illusoire sans doute nous ferait accentuer ce trait opposé : que son caractère symbolique n'a jamais été plus manifeste. C'est l'ironie des révolutions qu'elles engendrent un pouvoir d'autant plus absolu en son exercice, non pas, comme on le dit, de ce qu'il soit plus anonyme, mais de ce qu'il est plus réduit aux mots qui le signifient. Et plus que jamais, d'autre part, la force des églises réside dans le langage qu'elles ont su maintenir : insistance, il faut le dire, que Freud a laissée dans l'ombre dans l'article où il nous dessine ce que nous appellerons les subjectivités collectives de l'Eglise et de l'Armée.

La psychanalyse a joué un rôle dans la direction de la subjectivité moderne et elle ne saurait le soutenir sans l'ordonner au mouvement qui dans la science l'éclaire. C'est là le problème des fondements qui doivent assurer à notre discipline sa place dans les sciences : problème de formalisation, à la vérité fort mal engagé.

Car il semble que, ressassais par un travers même de l'esprit médical à l'encontre duquel la psychanalyse a dû se constituer, ce soit à son exemple avec un retard d'un demi-siècle sur le mouvement des sciences que nous cherchions à nous y rattacher.

Objection abstraite de notre expérience sur des principes fictifs, voire simulées de la méthode expérimentale : nous trouvons là l'effet de préjugés dont il faudrait nettoyer d'abord notre champ si nous voulons le cultiver selon son authentique structure.

Praticiens de la fonction symbolique, il est étonnant que nous nous détournions de l'approfondir, au point de méconnaître que c'est elle qui nous situe au cœur du mouvement qui instaure un nouvel ordre des sciences, avec l'avènement d'une anthropologie authentique.

Ce nouvel ordre ne signifie rien d'autre qu'un retour à une notion de la science vérifiable qui a déjà ses titres inscrits dans une tradition qui part du Théâtre. Cette notion s'est

raisse, mathématique, politique, religieuse, voire publicitaire, continue d'animer dans son ensemble le mouvement humain. Et une prise de vue non moins illusoire sans doute nous ferait accentuer ce trait opposé : que son caractère symbolique n'a jamais été plus manifeste. C'est l'ironie des révolutions qu'elles engendrent un pouvoir d'autant plus absolu en son exercice, non pas, comme on le dit, de ce qu'il soit plus anonyme, mais de ce qu'il est plus réduit aux mots qui le signifient. Et plus que jamais, d'autre part, la force des églises réside dans le langage qu'elles ont su maintenir : insistance, il faut le dire, que Freud a laissée dans l'ombre dans l'article où il nous dessine ce que nous appellerons les subjectivités collectives de l'Eglise et de l'Armée.

La psychanalyse a joué un rôle dans la direction de la subjectivité moderne et elle ne saurait le soutenir sans l'ordonner au mouvement qui dans la science l'éclaire.

C'est là le problème des fondements qui doivent assurer à notre discipline sa place dans les sciences : problème de formalisation, à la vérité fort mal engagé.

Car il semble que, ressassais par un travers même de l'esprit médical à l'encontre duquel la psychanalyse a dû se constituer, ce soit à son exemple avec un retard d'un demi-siècle sur le mouvement des sciences que nous cherchions à nous y rattacher.

Praticiens de la fonction symbolique, il est étonnant que nous nous détournions de l'approfondir, au point de méconnaître que c'est elle qui nous situe au cœur du mouvement qui instaure un nouvel ordre des sciences, avec l'avènement d'une anthropologie authentique.

Ce nouvel ordre ne signifie rien d'autre qu'un retour à une notion de la science vérifiable qui a déjà ses titres inscrits dans une tradition qui part du Théâtre. Cette notion s'est

dégradée, on le sait, dans le renversement positiviste, on le sait, dans le renversement positiviste qui, en plaçant les sciences de l'homme au couronnement de l'édifice des sciences expérimentales, les y subordonne en réalité. Cette notion provient d'une vue erronée de l'histoire de la science, fondée sur le prestige d'un développement spécialisé de l'expérience.

Mais aujourd'hui les sciences de l'homme retrouvent la notion de la science de toujours, nous obligeant à réviser la classification des sciences que nous tenons du XIX^e siècle, dans un sens que les esprits les plus lucides dénotent clairement.

Il n'est que de suivre l'évolution concrète des disciplines pour s'en apercevoir.

La linguistique peut ici nous servir de guide, puisque c'est là le rôle qu'elle tient en flèche de l'anthropologie contemporaine, et nous ne saurons y rester indifférent.

La forme de mathématisation où s'inscrit la découverte du phonème comme fonction des couples d'opposition formés par les plus petits éléments discriminatifs saisissables de la sémanique, nous mène aux fondements mêmes où la dernière doctrine de Freud désigne, dans une connotation vocalique de la présence et de l'absence, les sources subjectives de la fonction symbolique.

Et la réduction de toute langue au groupe d'un tout petit nombre de ces oppositions phonémiques amorçant une aussi rigoureuse formalisation de ses morphèmes les plus élevés, nous laisse entrevoir une voie d'abord tout à fait stricte des phénomènes du langage.

Ce progrès se rapproche de notre portée au point de lui offrir un accès immédiat, de la marche qui opère à sa rencontre dans les lignes qu'il polarise, l'ethnographie, avec une formalisation des mythes en mythes qui nous intéresse le plus directement.

Ajoutons que les recherches d'un Lévi-Strauss, en démontrant les relations structurales entre langage et lois sociales, n'apportent rien de moins que ses fondements objectifs à la théorie de l'inconscient. Dès lors, il est impossible de ne pas axer sur une théorie générale du symbole une nou-

degradée, on le sait, dans le renversement positiviste qui, en plaçant les sciences de l'homme au couronnement de l'édifice des sciences expérimentales, les y subordonne en réalité. Cette notion provient d'une vue erronée de l'histoire de la science, fondée sur le prestige d'un développement spécialisé de l'expérience. Mais aujourd'hui les sciences conjecturales retrouvant la notion de la science de toujours, nous obligent à réviser la classification des sciences que nous tenons du XIX^e siècle, dans un sens que les esprits les plus lucides dénotent clairement.

Il n'est que de suivre l'évolution concrète des disciplines pour s'en apercevoir.

La linguistique peut ici nous servir de guide, puisque c'est là le rôle qu'elle tient en flèche de l'anthropologie contemporaine, et nous ne saurons y rester indifférent.

La forme de mathématisation où s'inscrit la découverte du phonème comme fonction des couples d'opposition formés par les plus petits éléments discriminatifs saisissables de la sémanique, nous mène aux fondements mêmes où la dernière doctrine de Freud désigne, dans une connotation vocalique de la présence et de l'absence, les sources subjectives de la fonction symbolique.

Et la réduction de toute langue au groupe d'un tout petit nombre de ces oppositions phonémiques amorçant une aussi rigoureuse formalisation de ses morphèmes les plus élevés, nous laisse entrevoir une voie d'abord tout à fait stricte des phénomènes du langage.

Ce progrès se rapproche de notre portée au point de lui offrir un accès immédiat, de la marche qui opère à sa rencontre dans les lignes qu'il polarise, l'ethnographie, avec une formalisation des mythes en mythes qui nous intéressent le plus directement.

Ajoutons que les recherches d'un Lévi-Strauss, en démontrant les relations structurales entre langage et lois sociales <(17/25)>, n'apportent rien de moins que ses fondements objectifs à la théorie de l'inconscient.

Dès lors, il est impossible de ne pas axer sur une théorie générale du symbole une nou-

degradée, on le sait, dans le renversement positiviste qui, en plaçant les sciences de l'homme au couronnement de l'édifice des sciences expérimentales, les y subordonne en réalité. Cette notion provient d'une vue erronée de l'histoire de la science, fondée sur le prestige d'un développement spécialisé de l'expérience.

Mais aujourd'hui les sciences de l'homme retrouvent la notion de la science de toujours, nous obligeant à réviser la classification des sciences que nous tenons du XIX^e siècle, dans un sens que les esprits les plus lucides dénotent clairement.

Il n'est que de suivre l'évolution concrète des disciplines pour s'en apercevoir.

La linguistique peut ici nous servir de guide, puisque c'est là le rôle qu'elle tient en flèche de l'anthropologie contemporaine, et nous ne saurons y rester indifférent.

La forme de mathématisation où s'inscrit la découverte du phonème comme fonction des couples d'opposition formés par les plus petits éléments discriminatifs saisissables de la sémanique, nous mène aux fondements mêmes où la dernière doctrine de Freud désigne, dans une connotation vocalique de la présence et de l'absence, les sources subjectives de la fonction symbolique.

Et la réduction de toute langue au groupe d'un tout petit nombre de ces oppositions phonémiques amorçant une aussi rigoureuse formalisation de ses morphèmes les plus élevés, nous laisse entrevoir une voie d'abord tout à fait stricte des phénomènes du langage.

Ce progrès se rapproche de notre portée au point de lui offrir un accès immédiat, de la marche qui opère à sa rencontre dans les lignes qu'il polarise, l'ethnographie, avec une formalisation des mythes en mythes qui nous intéressent le plus directement.

Ajoutons que les recherches d'un Lévi-Strauss, en démontrant les relations structurales entre langage et lois sociales <(17/25)>, n'apportent rien de moins que ses fondements objectifs à la théorie de l'inconscient.

Dès lors, il est impossible de ne pas axer sur une théorie générale du symbole une nou-

Velle classification de sciences où les sciences de l'homme reprennent leur place centrale en tant que sciences de la subjectivité. Nous ne pourrions bien entendu ici qu'en indiquer le principe, mais ses conséquences sont décisives quant au champ qu'il détermine.

La fonction symbolique se caractérise, en effet, par un double mouvement dans le sujet : l'homme fait un objet de son action, mais pour lui rendre à son gré sa fonction active. Dans cette équivoque, opérante à tout instant, gît tout le progrès d'une fonction où se confondent action et connaissance.

Exemples empruntés l'un aux bancs de l'école, l'autre au plus vif de notre époque :

— le premier mathématique : premier temps, l'homme objective en deux nombres cardinaux deux collections qu'il a comptées, — deuxième temps, il réalise avec ces nombres l'acte de les additionner (cf. l'exemple cité par Kant dans l'introduction à l'esthétique trans-cendantale, [P IV] dans la 2^e édition de la *Critique de la raison pure*) ;

— le second historique : premier temps, l'homme qui travaille à la production dans notre société, se compte au rang des prolétaires, — deuxième temps, au nom de cette appartenance, il fait la grève générale.

Ce n'est pas par hasard que nous avons choisi ces deux domaines, ni que nos exemples se situent aux deux extrêmes de l'histoire concrète.

Car les effets de ces domaines ne sont pas minces et nous viennent de loin, mais ils s'enracinent dans le temps de façon singulière, la science la plus subjective ayant créé une réalité nouvelle, la réalité la plus opaque devant un symbole agissant.

Certes le rapprochement surprend d'abord de la science la plus exacte avec la science la plus conjecturale, mais ce contraste n'est pas contradictoire.

Velle classification de sciences où les sciences de l'homme reprennent leur place centrale en tant que sciences de la subjectivité. Nous ne pourrions bien entendu ici qu'en indiquer le principe, mais ses conséquences sont décisives quant au champ qu'il détermine.

La fonction symbolique se caractérise, en effet, par un double mouvement dans le sujet : l'homme fait un objet de son action, mais pour lui rendre en temps voulu sa place fondatrice. Dans cette équivoque, opérante à tout instant, gît tout le progrès d'une fonction où alternent action et connaissance. (26)

Exemples empruntés l'un aux bancs de l'école, l'autre au plus vif de notre époque :

— le premier mathématique : premier temps, l'homme objective en deux nombres cardinaux deux collections qu'il a comptées, — deuxième temps, il réalise avec ces nombres l'acte de les additionner (cf. l'exemple cité par Kant dans l'introduction à l'esthétique trans-cendantale, [P IV] dans la 2^e édition de la *Critique de la raison pure*) ;

— le second historique : premier temps, l'homme qui travaille à la production dans notre société, se compte au rang des prolétaires, — deuxième temps, au nom de celle appartenance, il fait la grève générale.

Ce n'est pas par hasard que nous avons choisi ces deux domaines, ni que nos exemples se situent aux deux extrêmes de l'histoire concrète.

Car les effets de ces domaines ne sont pas minces et nous viennent de loin, mais ils s'enracinent dans le temps de façon singulière, la science la plus subjective ayant créé une réalité nouvelle, la réalité la plus opaque devant un symbole agissant.

Certes le rapprochement surprend d'abord de la science la plus exacte avec la science la plus conjecturale, mais ce contraste n'est pas contradictoire.

Velle classification de sciences où les sciences de l'homme reprennent leur place centrale en tant que sciences de la subjectivité. Nous ne pourrions bien entendu ici qu'en indiquer le principe, mais ses conséquences sont décisives quant au champ qu'il détermine.

La fonction symbolique se présente comme un double mouvement dans le sujet : l'homme fait un objet de son action, mais pour lui rendre en temps voulu sa place fondatrice. Dans cette équivoque, opérante à tout instant, gît tout le progrès d'une fonction où alternent action et connaissance. (26)

Exemples empruntés l'un aux bancs de

l'école, l'autre au plus vif de notre époque :

— le premier mathématique : premier temps, l'homme objective en deux nombres cardinaux deux collections qu'il a comptées, — deuxième temps, il réalise avec ces nombres l'acte de les additionner (cf. l'exemple cité par Kant dans l'introduction à l'esthétique trans-cendantale, § IV dans la 2^e édition de la *Critique de la raison pure*) ;

— le second historique : premier temps, l'homme qui travaille à la production dans notre société, se compte au rang des prolétaires, — deuxième temps, au nom de celle appartenance, il fait la grève générale.

Ce n'est pas par hasard que nous avons choisi ces deux domaines, ni que nos exemples se situent aux deux extrêmes de l'histoire concrète.

Si ces deux exemples se lèvent, pour nous, des champs les plus conurasiés dans le concret : jeu toujours plus loisible de la loi mathématique, front d'airain de l'exploitation capitaliste, c'est que, pour nous paraître partur de loin, leurs effets viennent à constituer notre subsistance, et l'ustement de s'y croiser en un double renversement : la science la plus subiective ayant forgé une réalité nouvelle, la tenue du partage social s'armant d'un symbole agissant.

Certes le rapprochement surprend d'abord de la science la plus exacte avec la science la plus conjecturale, mais ce contraste n'est pas plus recevable l'opposition qu'on tracerait des sciences exactes à celles

pour lesquelles il n'y a pas lieu de délimiter l'appellation de conjecturales : faute de fondement pour cette opposition. <27/>

Car l'exactitude se distingue de la vérité, et la conjecture n'exclut pas la rigueur. Et si la science expérimentale tient des mathématiques son exactitude, son rapport à la nature n'en reste pas moins problématique.

Si notre lien à la nature, en effet, nous incite à nous demander poétiquement si ce n'est pas son propre mouvement que nous retrouvons dans notre science, en

... cette voix

*Qui se connaît quand elle sonne
N'être plus la voix de personne
Tant que des ondes et des bois,*

il est clair que notre physique n'est qu'une fabrication mentale, dont le symbole mathématique est l'instrument.

Car la science expérimentale n'est pas tant définie par la quantité qui la domine en effet, que par la mesure.

Comme il se voit pour le temps qui la définit et dont l'instrument de précision sans lequel elle serait impossible, l'horloge, n'est que l'organisme réalisé de l'hypothèse de Galilée sur l'équivalente des corps, autrement dit sur l'accélération uniforme de leur chute. Et ceci est tellement vrai que l'instrument a été achevé dans son montage avant que l'hypothèse ait pu être vérifiée par l'observation, qu'il ait d'ailleurs rendue inutile (10/28).

Mais la mathématique peut symboliser un autre temps, notamment le temps intersubjectif qui structure l'action humaine, dont la théorie des jeux, dite encore stratégique, qu'il vaudrait mieux appeler stochastique, comme va nous livrer les formules.

L'auteur de ces lignes a tenté de démontrer en la logique d'un sophisme les ressorts de temps par ou l'action humaine, en tant qu'elle s'ordonne à l'action de l'autre, trouve dans la

pour lesquelles il n'y a pas lieu de délimiter l'appellation de conjecturales : faute de fondement pour cette opposition. <27/>

Car l'exactitude se distingue de la vérité, et la conjecture n'exclut pas la rigueur. Et si la science expérimentale tient des mathématiques son exactitude, son rapport à la nature n'en reste pas moins problématique.

Si notre lien à la nature, en effet, nous incite à nous demander poétiquement si ce n'est pas son propre mouvement que nous retrouvons dans notre science, en

... cette voix

*Qui se connaît quand elle sonne
N'être plus la voix de personne
Tant que des ondes et des bois,*

il est clair que notre physique n'est qu'une fabrication mentale, dont le symbole mathématique est l'instrument.

Car la science expérimentale n'est pas tant définie par la quantité à quoi elle s'applique en effet, que par la mesure <qu'elle introduit dans le réel>.

Comme il se voit pour la mesure du temps sans laquelle elle serait impossible, l'horloge de Huyghens qui seule lui donne sa précision, n'est que l'organe réalisant l'hypothèse de Galilée sur l'équivalente des corps, soit sur l'accélération uniforme qui donne sa loi de la même, à toute chute.

Or il est plaisant de relever que l'appareil a été achevé ayant que l'hypothèse ait pu être vérifiée par l'observation, et que de ce fait il a rendait inutile du même temps qu'il lui offrait l'instrument de sa rigueur. <28>

Mais la mathématique peut symboliser un autre temps, notamment le temps intersubjectif qui structure l'action humaine, dont la théorie des jeux, dite encore stratégique, qu'il vaudrait mieux appeler stochastique, comme va nous livrer les formules.

L'auteur de ces lignes a tenté de démontrer en la logique d'un sophisme les ressorts de temps par ou l'action humaine, en tant qu'elle s'ordonne à l'action de l'autre, trouve dans la

... cette voix

*Qui se connaît quand elle sonne
N'être plus la voix de personne
Tant que des ondes et des bois,*

il est clair que notre physique n'est qu'une fabrication mentale, dont le symbole mathématique est l'instrument.

Car la science expérimentale n'est pas tant définie par la quantité qui la domine en effet, que par la mesure.

Comme il se voit pour le temps qui la définit et dont l'instrument de précision sans lequel elle seraient impossibles, l'horloge, n'est que l'organisme réalisé de l'hypothèse de Galilée sur l'équivalente des corps, autrement dit sur l'accélération uniforme de leur chute. Et ceci est tellement vrai que l'instrument a été achevé dans son montage avant que l'hypothèse ait pu être vérifiée par l'observation, qu'il ait d'ailleurs rendue inutile (18/28).

Mais la mathématique peut symboliser un autre temps, notamment le temps intersubjectif qui structure l'action humaine, dont la théorie des jeux, dite encore stratégique, qu'il vaudrait mieux appeler stochastique, comme va nous livrer les formules.

L'auteur de ces lignes a tenté de démontrer en la logique d'un sophisme les ressorts de temps par ou l'action humaine, en tant qu'elle s'ordonne à l'action de l'autre, trouve dans la

scansion de ses hésitations l'avènement de sa certitude, et dans la décision qui la conclut donne à l'action de l'autre qu'elle inclut désormais, avec sa sanction quant au passé, son sens à venir.

On y démontre que c'est la certitude anticipée par le sujet dans le temps pour comprendre qui, par la hâte précipitant le moment de conclure, détermine chez l'autre la décision de conclure, déterminé chez l'autre la décision qui fait erreur ou vérifié de son propre mouvement.

On voit par cet exemple comment l'axiomatisation mathématique qui a inspiré la logique de Boole, voire la théorie des ensembles, peut apporter à la science de l'ac-tion humaine cette formalisation du temps intersubjectif, dont la conjecture psychanalytique a besoin pour s'assurer dans sa rigueur. Si, d'autre part, l'histoire de la technique historienne montre que son progrès se définit dans l'idéal d'une identification de la subjectivité de l'historien à la subjectivité constitutive de l'historicisation primaire où s'humanise l'événement, il est clair que la psychanalyse y trouve sa portée exacte : soit dans la connaissance, comme réalisant cet idéal, et dans l'efficacité, comme y trouvant sa raison. L'exemple de l'histoire dissipe aussi comme un mirage ce recours à la réaction vécue qui obsède notre technique comme notre théorie, car l'historicité fondamentale de l'événement que nous retenons suffit pour concevoir la possibilité d'une reproduction subjective du passé dans le présent.

Plus encore, cet exemple nous fait saisir comment la régression psychanalytique implique cette dimension progressive de l'histoire du sujet dont Freud nous souligne qu'il fait défaut au concept jungien de la régression névrotique, et nous comprenons comment l'expérience elle-même renouvelle cette progression en assurant sa relève.

La référence enfin à la linguistique nous introduira à cette méthode qui, en distinguant les structurations synchroniques des structures diachroniques dans le langage, peut nous permettre de mieux comprendre la valeur dif-

scansion de ses hésitations l'avènement de sa certitude, et dans la décision qui la conclut donne à l'action de l'autre qu'elle inclut désormais, avec sa sanction quant au passé, son sens à venir.

On y démontre que c'est la certitude anticipée par le sujet dans le temps pour comprendre qui, par la hâte précipitant le moment de conclure, détermine chez l'autre la décision qui fait du propre mouvement du sujet erreur ou vérifié.

On voit par cet exemple comment l'axiomatisation mathématique qui a inspiré la logique de Boole, voire la théorie des ensembles, peut apporter à la science de l'ac-tion humaine cette formalisation du temps intersubjectif, dont la conjecture psychanalytique a besoin pour s'assurer dans sa rigueur. Si, d'autre part, l'histoire de la technique historienne montre que son progrès se définit dans l'idéal d'une identification de la subjectivité de l'historien à la subjectivité constitutive de l'historicisation primaire où s'humanise l'événement, il est clair que la psychanalyse y trouve sa portée exacte : soit dans la connaissance, comme réalisant cet idéal, et dans l'efficacité, comme y trouvant sa raison. L'exemple de l'histoire dissipe aussi comme un mirage ce recours à la réaction vécue qui obsède notre technique comme notre théorie, car l'historicité fondamentale de l'événement que nous retenons suffit pour concevoir la possibilité d'une reproduction subjective du passé dans le présent.

Plus encore, cet exemple nous fait saisir comment la régression psychanalytique implique cette dimension progressive de l'histoire du sujet dont Freud nous souligne qu'il fait défaut au concept jungien de la régression névrotique, et nous comprenons comment l'expérience elle-même renouvelle cette progression en assurant sa relève.

La référence enfin à la linguistique nous introduira à cette méthode qui, en distinguant les structurations synchroniques des structures diachroniques dans le langage, peut nous permettre de mieux comprendre la valeur dif-

certitude, et dans la décision qui la conclut donne à l'action de l'autre qu'elle inclut désormais, avec sa sanction quant au passé, son sens à venir.

On y démontre que c'est la certitude anticipée par le sujet dans le temps pour comprendre qui, par la hâte précipitant le moment de conclure, détermine chez l'autre la décision qui fait du propre mouvement du sujet erreur ou vérifié.

On voit par cet exemple comment la formalisation mathématique qui a inspiré la logique de Boole, voire la théorie des ensembles, peut apporter à la science de l'ac-tion humaine cette structure du temps intersubjectif, dont la conjecture psychanalytique a besoin pour s'assurer dans sa rigueur. Si, d'autre part, l'histoire de la technique historienne montre que son progrès se définit dans l'idéal d'une identification de la subjectivité de l'historien à la subjectivité constitutive de l'historicisation primaire où s'humanise l'événement, il est clair que la psychanalyse y trouve sa portée exacte : soit dans la connaissance, comme réalisant cet idéal, et dans l'efficacité, comme y trouvant sa raison. L'exemple de l'histoire dissipe aussi comme un mirage ce recours à la réaction vécue qui obsède notre technique comme notre théorie, car l'historicité fondamentale de l'événement que nous retenons suffit pour concevoir la possibilité d'une reproduction subjective du passé dans le présent.

Plus encore, cet exemple nous fait saisir comment la régression psychanalytique implique cette dimension progressive de l'histoire du sujet dont Freud nous souligne qu'il fait défaut au concept jungien de la régression névrotique, et nous comprenons comment l'expérience elle-même renouvelle cette progression en assurant sa relève.

La référence enfin à la linguistique nous introduira à cette méthode qui, en distinguant les structurations synchroniques des structures diachroniques dans le langage, peut nous permettre de mieux comprendre la valeur dif-

certitude, et dans la décision qui la conclut donne à l'action de l'autre qu'elle inclut désormais, avec sa sanction quant au passé, son sens à venir.

On y démontre que c'est la certitude anticipée par le sujet dans le temps pour comprendre qui, par la hâte précipitant le moment de conclure, détermine chez l'autre la décision qui fait du propre mouvement du sujet erreur ou vérifié.

On voit par cet exemple comment la formalisation mathématique qui a inspiré la logique de Boole, voire la théorie des ensembles, peut apporter à la science de l'ac-tion humaine cette structure du temps intersubjectif, dont la conjecture psychanalytique a besoin pour s'assurer dans sa rigueur. Si, d'autre part, l'histoire de la technique historienne montre que son progrès se définit dans l'idéal d'une identification de la subjectivité de l'historien à la subjectivité constitutive de l'historicisation primaire où s'humanise l'événement, il est clair que la psychanalyse y trouve sa portée exacte : soit dans la connaissance, comme réalisant cet idéal, et dans l'efficacité, comme y trouvant sa raison. L'exemple de l'histoire dissipe aussi comme un mirage ce recours à la réaction vécue qui obsède notre technique comme notre théorie, car l'historicité fondamentale de l'événement que nous retenons suffit pour concevoir la possibilité d'une reproduction subjective du passé dans le présent.

Plus encore, cet exemple nous fait saisir comment la régression psychanalytique implique cette dimension progressive de l'histoire du sujet dont Freud nous souligne qu'il fait défaut au concept jungien de la régression névrotique, et nous comprenons comment l'expérience elle-même renouvelle cette progression en assurant sa relève.

La référence enfin à la linguistique nous introduira à cette méthode qui, en distinguant les structurations synchroniques des structures diachroniques dans le langage, peut nous permettre de mieux comprendre la valeur dif-

déferente que prend notre langage dans l'interprétation des résistances et du transfert, ou encore de différencier les effets propres du refoulement et la structure du mythe individuel dans la névrose obsessionnelle.

On sait la liste des disciplines que Freud désignait comme devant constituer les sciences annexes d'une idéale faculté de psychanalyse. On y trouve auprès de la psychiatrie et de la sexologie : «l'histoire de la civilisation, la mythologie, la psychologie des religions, l'histoire et la critique littéraires.»

L'ensemble de ces matières déterminant le cursus d'un enseignement technique, s'inscrit normalement dans le triangle épistémologique que nous avons décrit et qui donnerait sa méthode à un haut enseignement de sa théorie et de sa technique.

Nous y ajouteraisons volontiers, quant à nous : la rhétorique, la dialectique au sens technique que prend ce terme dans les Topiques d'Aristote, la grammaire, et, pointe suprême de l'esthétique du langage : la poétique, qui inclurait la technique, laissée dans l'ombre, du mot d'esprit.

Et si ces rubriques évoquaient pour certains des résonances un peu désuètes, nous ne repugnerions pas à les endosser comme d'un retour à nos sources.

Car la psychanalyse dans son premier développement, lié à la découverte et à l'étude des symboles, allait à participer de la structure de ce qu'au Moyen Age on appelait «arts libéraux». Privée comme eux d'une formalisation véritable, elle s'organisait comme eux en un corps de problèmes privilégiés, chacun promu de quelque heureuse relation de l'homme à sa propre mesure, et prenant de cette particularité un charme et une humanité qui peuvent comprendre à nos yeux l'aspect un peu récréatif de leur présentation. Ne dédaignons pas cet aspect dans les premiers développements de la psychanalyse ; il n'exprime rien de moins, en effet, que la recréation du sens humain aux temps arides du scientisme.

Dédaignons-les d'autant moins que la psychanalyse n'a pas haussé son niveau en

sérente que prend notre langage dans l'interprétation des résistances et du transfert, ou encore de différencier les effets propres du refoulement et la structure du mythe individuel dans la névrose obsessionnelle.

On sait la liste des disciplines que Freud désignait comme devant constituer les sciences annexes d'une idéale *Faculté* de psychanalyse. On y trouve auprès de la psychiatrie et de la sexologie : «l'histoire de la civilisation, la mythologie, la psychologie des religions, l'histoire et la critique littéraires.»

L'ensemble de ces matières déterminant le cursus d'un enseignement technique, s'inscrit normalement dans le triangle épistémologique que nous avons décrit et qui donnerait sa méthode à un haut enseignement de sa théorie et de sa technique.

Nous y ajouteraisons volontiers, quant à nous : la rhétorique, la dialectique au sens technique que prend ce terme dans les Topiques d'Aristote, la grammaire, et, pointe suprême de l'esthétique du langage : la poétique, qui inclurait la technique, laissée dans l'ombre, du mot d'esprit.

Et si ces rubriques évoquaient pour certains des résonances un peu désuètes, nous ne repugnerions pas à les endosser comme d'un retour à nos sources.

Car la psychanalyse dans son premier développement, lié à la découverte et à l'étude des symboles, allait à participer de la structure de ce qu'au Moyen Age on appelait «arts libéraux». Privée comme eux d'une formalisation véritable, elle s'organisait comme eux en un corps de problèmes privilégiés, chacun promu de quelque heureuse relation de l'homme à sa propre mesure, et prenant de cette particularité un charme et une humanité qui peuvent comprendre à nos yeux l'aspect un peu récréatif de leur présentation. Ne dédaignons pas cet aspect dans les premiers développements de la psychanalyse ; il n'exprime rien de moins, en effet, que la recréation du sens humain aux temps arides du scientisme.

Dédaignons-les d'autant moins que la psychanalyse n'a pas haussé son niveau en

sérente que prend notre langage dans l'interprétation des résistances et du transfert, ou encore de différencier les effets propres du refoulement et la structure du mythe individuel dans la névrose obsessionnelle.

On sait la liste des disciplines que Freud désignait comme devant constituer les sciences annexes d'une idéale *Faculté* de psychanalyse. On y trouve auprès de la psychiatrie et de la sexologie : «l'histoire de la civilisation, la mythologie, la psychologie des religions, l'histoire et la critique littéraires.»

L'ensemble de ces matières déterminant le cursus d'un enseignement technique, s'inscrit normalement dans le triangle épistémologique que nous avons décrit et qui donnerait sa méthode à un haut enseignement de sa théorie et de sa technique.

Nous y ajouteraisons volontiers, quant à nous : la rhétorique, la dialectique au sens technique que prend ce terme dans les Topiques d'Aristote, la grammaire, et, pointe suprême de l'esthétique du langage : la poétique, qui inclurait la technique, laissée dans l'ombre, du mot d'esprit.

Et si ces rubriques évoquaient pour certains des résonances un peu désuètes, nous ne repugnerions pas à les endosser comme d'un retour à nos sources.

Car la psychanalyse dans son premier développement, lié à la découverte et à l'étude des symboles, allait à participer de la structure de ce qu'au Moyen Age on appelait «arts libéraux». Privée comme eux d'une formalisation véritable, elle s'organisait comme eux en un corps de problèmes privilégiés, chacun promu de quelque heureuse relation de l'homme à sa propre mesure, et prenant de cette particularité un charme et une humanité qui peuvent comprendre à nos yeux l'aspect un peu récréatif de leur présentation. Ne dédaignons pas cet aspect dans les premiers développements de la psychanalyse ; il n'exprime rien de moins, en effet, que la recréation du sens humain aux temps arides du scientisme.

Dédaignons-les d'autant moins que la psychanalyse n'a pas haussé son niveau en

sérente que prend notre langage dans l'interprétation des résistances et du transfert, ou encore de différencier les effets propres du refoulement et la structure du mythe individuel dans la névrose obsessionnelle.

On sait la liste des disciplines que Freud désignait comme devant constituer les sciences annexes d'une idéale *Faculté* de psychanalyse. On y trouve auprès de la psychiatrie et de la sexologie : «l'histoire de la civilisation, la mythologie, la psychologie des religions, l'histoire et la critique littéraires.»

L'ensemble de ces matières déterminant le cursus d'un enseignement technique, s'inscrit normalement dans le triangle épistémologique que nous avons décrit et qui donnerait sa méthode à un haut enseignement de sa théorie et de sa technique.

Nous y ajouteraisons volontiers, quant à nous : la rhétorique, la dialectique au sens technique que prend ce terme dans les Topiques d'Aristote, la grammaire, et, pointe suprême de l'esthétique du langage : la poétique, qui inclurait la technique, laissée dans l'ombre, du mot d'esprit.

Et si ces rubriques évoquaient pour certains des résonances un peu désuètes, nous ne repugnerions pas à les endosser comme d'un retour à nos sources.

Car la psychanalyse dans son premier développement, lié à la découverte et à l'étude des symboles, allait à participer de la structure de ce qu'au Moyen Age on appelait «arts libéraux». Privée comme eux d'une formalisation véritable, elle s'organisait comme eux en un corps de problèmes privilégiés, chacun promu de quelque heureuse relation de l'homme à sa propre mesure, et prenant de cette particularité un charme et une humanité qui peuvent comprendre à nos yeux l'aspect un peu récréatif de leur présentation. Ne dédaignons pas cet aspect dans les premiers développements de la psychanalyse ; il n'exprime rien de moins, en effet, que la recréation du sens humain aux temps arides du scientisme.

Dédaignons-les d'autant moins que la psychanalyse n'a pas haussé son niveau en

s'engageant dans les fausses voies d'une théorie s'engageant dans les fausses voies d'une théorie-
sation contraire à sa structure dialectique.
Elle ne donnera des fondements scienti-
fiques à sa théorie comme à sa technique qu'en
formalisan de façon adéquate ces dimensions
essentielles de son expérience qui sont, avec la
théorie historique du symbole : la logique
intersubjective et la temporalité du sujet.

s'engageant dans les fausses voies d'une théori-
sation contraire à sa structure dialectique.
Elle ne donnera des fondements scienti-
fiques à sa théorie comme à sa technique qu'en
formalisan de façon adéquate ces dimensions
essentielles de son expérience qui sont, avec la
théorie historique du symbole : la logique
intersubjective et la temporalité du sujet.

III. Les résonances de l'interprétation et le temps du sujet dans la technique psychanalytique.

Entre l'homme et l'amour,
Il y a la femme.
Entre l'homme et la femme,
Il y a un monde.
Entre l'homme et le monde,
Il y a un mur.
(Antoine Tudal, in Paris en l'an 2000.)

Nam Sibyllam quidem Cumis ego ipse oculis meis
vidi in ampulla pendere, et cum illi pueri dicerent :
Sibylla tu théleis, respondebat illa : apotharein thēlo.
(Sayricon, XLVIII).

III. Les résonances de l'interprétation et le temps du sujet dans la technique psychanalytique.

Entre l'homme et l'amour,
Il y a la femme.
Entre l'homme et la femme,
Il y a un monde.
Entre l'homme et le monde,
Il y a un mur.
(Antoine Tudal, in Paris en l'an 2000.)

Nam Sibyllam quidem Cumis ego ipse oculis meis
vidi in ampulla pendere, et cum illi pueri dicerent :
Sibylla tu théleis, respondebat illa : apotharein thēlo.
(Sayricon, XLVIII).

III. Les résonances de l'interprétation et le temps du sujet dans la technique psychanalytique.

Entre l'homme et l'amour,
Il y a la femme.
Entre l'homme et la femme,
Il y a un monde.
Entre l'homme et le monde,
Il y a un mur.
(Antoine Tudal, in Paris en l'an 2000.)

Nam Sibyllam quidem Cumis ego ipse oculis meis
vidi in ampulla pendere, et cum illi pueri dicerent :
Sibylla tu théleis, respondebat illa : apotharein thēlo.
(Sayricon, XLVIII).

Ramener l'expérience psychanalytique à la parole et au langage comme à ses fondements, ne saurait aller sans retenir sur sa technique. A en restaurer les problèmes dans leur fondement, le chemin parcouru se découvre et sens unique où l'interprétation analytique s'est déplacée pour s'en éloigner toujours plus. On est dès lors tenu à soupçonner que cette évolution de la pratique motive les nouveaux buts dont la théorie se pare.

A y regarder de plus près, les problèmes de l'interprétation symbolique ont commencé par intimider notre petit monde avant d'y devenir embarrassants. Les succès obtenus par Freud y étonnent, maintenani par le sans-gêne de l'endocrinisation dont ils paraissent procéder, et l'étalage qui s'en remarque dans les cas de Dora, de l'homme aux rats et de l'homme aux loups, ne va pas pour nous sans scandale. Il est vrai que nos habiles ne reculent pas à mettre en doute que ce fût là une bonne technique.

Cette désaffection relève en vérité, dans le mouvement psychanalytique, d'une confusion des langues dont, dans un propos familier

Ramener l'expérience psychanalytique à la parole et au langage comme à ses fondements, ne saurait aller sans retenir sur sa technique. A en restaurer les principes dans leur fondement, le chemin parcouru se découvre et sens unique où l'interprétation analytique s'est déplacée pour s'en éloigner toujours plus. On est dès lors tenu à soupçonner que cette évolution de la pratique motive les nouveaux buts dont la théorie se pare.

A y regarder de plus près, les problèmes de l'interprétation symbolique ont commencé par intimider notre petit monde avant d'y devenir embarrassants. Les succès obtenus par Freud y étonnent, maintenant par le sans-gêne de l'endocrinisation dont ils paraissent procéder, et l'étalage qui s'en remarque dans les cas de Dora, de l'homme aux rats et de l'homme aux loups, ne va pas pour nous sans scandale. Il est vrai que nos habiles ne reculent pas à mettre en doute que ce fût là une bonne technique.

Cette désaffection relève en vérité, dans le mouvement psychanalytique, d'une confusion des langues dont, dans un propos familier

Entre l'homme et l'amour,
Il y a la femme.
Entre l'homme et la femme,
Il y a un monde.
Entre l'homme et le monde,
Il y a un mur.
(Antoine Tudal, in Paris en l'an 2000.)

Nam Sibyllam quidem Cumis ego ipse oculis meis
vidi in ampulla pendere, et cum illi pueri dicerent :
Sibylla tu théleis, respondebat illa : apotharein thēlo.
(Sayricon, XLVIII).

Ramener l'expérience psychanalytique à la parole et au langage comme à ses fondements, ne saurait aller sans retenir sur sa technique. Si elle ne s'intéresse pas dans l'inéffable, on découvre le gissement qui s'y est opéré, toujours à sens unique pour éloigner l'interprétation de son principe. On est dès lors tenu à soupçonner que cette évolution de la pratique motive les nouveaux buts à quoi s'ouvre la théorie.

A y regarder de plus près, les problèmes de l'interprétation symbolique ont commencé par intimider notre petit monde avant d'y devenir embarrassants. Les succès obtenus par Freud y étonnent, maintenant par le sans-gêne de l'endocrinisation dont ils paraissent procéder, et l'étalage qui s'en remarque dans les cas de Dora, de l'homme aux rats et de l'homme aux loups, ne va pas pour nous sans scandale. Il est vrai que nos habiles ne reculent pas à mettre en doute que ce fût là une bonne technique.

Cette désaffection relève en vérité, dans le mouvement psychanalytique, d'une confusion des langues dont, dans un propos familier

Michael Balint au narcissisme des petites différences, par quoi chacun chez nous fait profession de détenir le seule technique correcte. Ce procédé qui nous assimile à ceux d'un cours plus discret qu'un Valéry dénonce au cœur de la gent littéraire, voire que le monde médical admet pour son usage, mérite pourtant d'être pris de plus haut que de l'infatuation secrète de l'*ego*.

Il relève, en vérité, dans le mouvement psychanalytique, d'une confusion des langues dont, dans un propos familier d'une époque récente, la personnalité la plus représentative de son actuelle hiérarchie ne faisait pas mystère avec nous.

Il est assez remarquable que cette confusion s'accroisse avec la prétention où chacun se croit délégué de découvrir dans notre expérience les conditions d'une objectivation achevée, et avec la ferveur qui semble accueillir ces essais théoriques à mesure même qu'ils s'avèrent plus déréels.

Il est certain que les principes, tout bien fondés qu'ils soient, de l'analyse des résistances, ont été dans la pratique l'occasion d'une méconnaissance toujours plus grande du sujet, faute d'être compris dans leur relation à l'intersubjectivité de la parole.

A suivre, en effet, le procès des sept premières séances qui nous sont intégralement rapportées du cas de l'homme aux rats, il paraît peu probable que Freud n'ait pas reconnu les résistances en leur lieu, soit là même où nos modernes techniciens nous font leçon qu'il en ait laissé passer l'occurrence, puisque c'est son texte même qui leur permet de les pointer, — manifestant une fois de plus cette exhaustion du sujet qui, dans les textes freudiens, nous émerveille sans qu'aucune interprétation en ait encore épousé les ressources.

Nous voulons dire qu'il ne s'est pas seu-

Première version

d'une époque récente, la personnalité la plus représentative de son actuelle hiérarchie ne faisait pas mystère avec nous.

Il est assez remarquable que cette confusion s'accroisse avec la prétention où chacun se croit délégué de découvrir dans notre expérience les conditions d'une objectivation achevée, et avec la ferveur qui semble accueillir ces essais théoriques à mesure même qu'ils s'avèrent plus déréels.

Il est certain que les principes, tout bien fondés qu'ils soient, de l'analyse des résistances, ont été dans la pratique l'occasion d'une méconnaissance toujours plus grande du sujet, faute d'être compris dans leur relation à l'intersubjectivité de la parole.

A suivre, en effet, le procès des sept premières séances qui nous sont intégralement rapportées du cas de l'homme aux rats, il paraît peu probable que Freud n'ait pas reconnu les résistances en leur lieu, soit là même où nos modernes techniciens nous font leçon qu'il en ait laissé passer l'occurrence, puisque c'est son texte même qui leur permet de les pointer, — manifestant une fois de plus cette exhaustion du sujet qui, dans les textes freudiens, nous émerveille sans qu'aucune interprétation en ait encore épousé les ressources.

Nous voulons dire qu'il ne s'est pas seulement laissé prendre à encourager son sujet à passer outre à ses premières réticences, mais qu'il a parfaitement compris la portée séductrice de ce jeu dans l'imaginaire. Il suffit pour s'en convaincre de se reporter à la description qu'il nous donne de l'expression de son patient

Il est assez remarquable que cette confusion s'accroisse avec la prétention où chacun se croit délégué de découvrir dans notre expérience les conditions d'une objectivation achevée, et avec la ferveur qui semble accueillir ces essais théoriques à mesure même qu'ils s'avèrent plus déréels.

Il est certain que les principes, tout bien fondés qu'ils soient, de l'analyse des résistances, ont été dans la pratique l'occasion d'une méconnaissance toujours plus grande du sujet, faute d'être compris dans leur relation à l'intersubjectivité de la parole.

A suivre, en effet, le procès des sept premières séances qui nous sont intégralement rapportées du cas de l'homme aux rats, il paraît peu probable que Freud n'ait pas reconnu les résistances en leur lieu, soit là même où nos modernes techniciens nous font leçon qu'il en ait laissé passer l'occurrence, puisque c'est son texte même qui leur permet de les pointer, — manifestant une fois de plus cette exhaustion du sujet qui, dans les textes freudiens, nous émerveille sans qu'aucune interprétation en ait encore épousé les ressources.

Nous voulons dire qu'il ne s'est pas seu-

lement laissé prendre à encourager son sujet à passer outre à ses premières réticences, mais qu'il a parfaitement compris la portée séductrice de ce jeu dans l'imaginaire. Il suffit pour s'en convaincre de se reporter à la description qu'il nous donne de l'expression de son patient

Il est assez remarquable que cette confusion s'accroisse avec la prétention où chacun se croit délégué de découvrir dans notre expérience les conditions d'une objectivation achevée, et avec la ferveur qui semble accueillir ces essais théoriques à mesure même qu'ils s'avèrent plus déréels.

Il est certain que les principes, tout bien fondés qu'ils soient, de l'analyse des résistances, ont été dans la pratique l'occasion d'une méconnaissance toujours plus grande du sujet, faute d'être compris dans leur relation à l'intersubjectivité de la parole.

A suivre, en effet, le procès des sept premières séances qui nous sont intégralement rapportées du cas de l'homme aux rats, il paraît peu probable que Freud n'ait pas reconnu les résistances en leur lieu, soit là même où nos modernes techniciens nous font leçon qu'il en ait laissé passer l'occurrence, puisque c'est son texte même qui leur permet de les pointer, — manifestant une fois de plus cette exhaustion du sujet qui, dans les textes freudiens, nous émerveille sans qu'aucune interprétation en ait encore épousé les ressources.

Nous voulons dire qu'il ne s'est pas seu-

lement laissé prendre à encourager son sujet à passer outre à ses premières réticences, mais qu'il a parfaitement compris la portée séductrice de ce jeu dans l'imaginaire. Il suffit pour s'en convaincre de se reporter à la description qu'il nous donne de l'expression de son patient

pendant le pénible récit du supplice imaginaire qui constitue le thème de son obsession, celui du rat forcé dans l'anus du supplicié : «son visage, nous dit-il, reflétait l'horreur d'une jouissance ignorée.» La signification actuelle de la répétition de ce récit ne lui a donc pas échappé, non plus que l'identification du psychanalyste au «capitaine cruel» qui l'a fait entrer de force dans la mémoire du sujet, et non plus donc la portée des éclaircissements théoriques dont le sujet requiert le gage pour poursuivre son discours.

Loin pourtant d'interpréter ici la résistance, Freud nous étonne en accédant à sa requête, et si loin qu'il paraît entrer dans le jeu du sujet. Mais le caractère extrêmement approximatif, au point de nous paraître vulgaire, des explications dont il le gratifie, nous instruit suffisamment : il ne s'agit point tant ici de doctrine, ni même d'endocrination, que d'un don symbolique de la parole, gros d'un pacte secret, dans le contexte de la participation imaginaire qui l'inclut, et dont la portée se révélera plus tard à l'équivalence symbolique que le sujet insiste dans sa pensée, des rats et des florins dont il rétribue l'analyse.

Nous voyons donc que Freud, loin de méconnaître la résistance, en use comme d'une disposition propice à la mise en branle des résonances de la parole, et il se conforme autant qu'il se peut, à la définition première qu'il a donnée de la résistance, en s'en servant pour impliquer le sujet dans son message. Aussi bien rompra-t-il brusquement les chiens, dès qu'il verra qu'à être menagée, la résistance tourne à maintenir le dialogue au niveau d'une conversation où le sujet dès lors péperuerait sa séduction avec sa dérobade.

Mais nous apprenons que l'analyse consiste à jouer sur les multiples portées de la partition que la parole constitue dans les registres du langage ; dont relève la surdetermination de l'ordre qui intéresse l'analyse. Et nous tenons du même coup le ressort du succès de Freud. Pour que le message de l'analyse réponde à l'interrogation profonde du sujet, il faut en effet que le sujet l'entende

pendant le pénible récit du supplice imaginaire qui constitue le thème de son obsession, celui du rat forcé dans l'anus du supplicié : «Son visage, nous dit-il, reflétait l'horreur d'une jouissance ignorée.» La signification actuelle de la répétition de ce récit ne lui a donc pas échappé, non plus que l'identification du psychanalyste au «capitaine cruel» qui l'a fait entrer de force ce récit dans la mémoire du sujet, et non plus donc la portée des éclaircissements théoriques dont le sujet requiert le gage pour poursuivre son discours.

Loin pourtant d'interpréter ici la résistance, Freud nous étonne en accédant à sa requête, et si loin qu'il paraît entrer dans le jeu du sujet. Mais le caractère extrêmement approximatif, au point de nous paraître vulgaire, des explications dont il le gratifie, nous instruit suffisamment : il ne s'agit point tant ici de doctrine, ni même d'endocrination, que d'un don symbolique de la parole, gros d'un pacte secret, dans le contexte de la participation imaginaire qui l'inclut, et dont la portée se révélera plus tard à l'équivalence symbolique que le sujet insiste dans sa pensée, des rats et des florins dont il rétribue l'analyse.

Nous voyons donc que Freud, loin de méconnaître la résistance, en use comme d'une disposition propice à la mise en branle des résonances de la parole, et il se conforme autant qu'il se peut, à la définition première qu'il a donnée de la résistance, en s'en servant pour impliquer le sujet dans son message. Aussi bien rompra-t-il brusquement les chiens, dès qu'il verra qu'à être menagée, la résistance tourne à maintenir le dialogue au niveau d'une conversation où le sujet dès lors péperuerait sa séduction avec sa dérobade.

Mais nous apprenons que l'analyse consiste à jouer sur les multiples portées de la partition que la parole constitue dans les registres du langage ; dont relève la surdetermination de l'ordre qui intéresse l'analyse. Et nous tenons du même coup le ressort du succès de Freud. Pour que le message de l'analyse réponde à l'interrogation profonde du sujet, il faut en effet que le sujet l'entende

pendant le pénible récit du supplice représenté qui donne thème à son obsession, celui du rat forcé dans l'anus du supplicié : «Son visage, nous dit-il, reflétait l'horreur d'une jouissance ignorée.» L'effet actuel de la répétition de ce récit ne lui échappe pas, ni dès lors l'identification du psychanalyste au «capitaine cruel» qui a fait entrer de force ce récit dans la mémoire du sujet, et non plus donc la portée des éclaircissements théoriques dont le sujet requiert le gage pour poursuivre son discours.

Loin pourtant d'interpréter ici la résistance,

ce, Freud nous étonne en accédant à sa requête, et si loin qu'il paraît entrer dans le jeu du sujet. Mais le caractère extrêmement approximatif, au point de nous paraître vulgaire, des explications dont il le gratifie, nous instruit suffisamment : il ne s'agit point tant ici de doctrine, ni même d'endocrination, que d'un don symbolique de la parole, gros d'un pacte secret, dans le contexte de la participation imaginaire qui l'inclut, et dont la portée se révélera plus tard à l'équivalence symbolique que le sujet insiste dans sa pensée, des rats et des florins dont il rétribue l'analyse.

Loin pourtant d'interpréter ici la résistance, ce, Freud nous étonne en accédant à sa requête, et si loin qu'il paraît entrer dans le jeu du sujet. Mais le caractère extrêmement approximatif, au point de nous paraître vulgaire, des explications dont il le gratifie, nous instruit suffisamment : il ne s'agit point tant ici de doctrine, ni même d'endocrination, que d'un don symbolique de la parole, gros d'un pacte secret, dans le contexte de la participation imaginaire qui l'inclut, et dont la portée se révélera plus tard à l'équivalence symbolique que le sujet insiste dans sa pensée, des rats et des florins dont il rétribue l'analyse.

Et nous tenons du même coup le ressort du succès de Freud. Pour que le message de l'analyse réponde à l'interrogation profonde du sujet, il faut en effet que le sujet l'entende

comme la réponse qui lui est particulière, et le privilège qu avaient les patients de Freud d'en recevoir la bonne parole de la bouche même de celui qui en était le messager, satisfaisait en eux cette exigence.

Notons au passage qu'ici le sujet en avait eu un avant-gout à entrer ouvrir la «psychopathologie de la vie quotidienne», ouvrage alors dans la fraîcheur de sa parution.

Ce n'est pas dire que ce livre soit beaucoup plus connu maintenant, même des analystes, mais la vulgarisation des notions freudiennes dans la conscience commune, leur rentrée dans ce que nous appelons le mur du langage, amortirait l'effet de notre parole, si nous lui donnions le style des propos tenus par Freud à l'homme aux rais.

Mais il n'est pas question ici de l'imiter. Pour retrouver l'effet de la parole de Freud, ce n'est pas à ses termes que nous recourrons, mais aux principes qui la gouvernent.

Ces principes ne sont rien d'autre que la dialectique de la conscience de soi, telle qu'elle se réalise de Socrate à Hegel, à partir de la supposition ironique que tout ce qui est rationnel est réel pour se précipiter dans le jugement scientifique que tout ce qui est réel est rationnel. Mais la découverte freudienne a été de démontrer que ce processus vérifiant n'atteint l'authenticité du sujet qu'à la limite de la conscience de soi, dans l'axe de laquelle la reconstruction hégelienne de la phénoménologie de l'esprit : c'est la maintenant la reconstruction hégelienne de la phénoménologie de l'esprit, c'est dire qu'elle rend encore plus caduque toute attribution d'efficacité à la «prise de conscience» qui, de se réduire à l'opjectivation d'un phénomène psychologique, fait déchirer la *Sethosbewusstsein* de son sens universel, et du même coup de sa particularité en la réduisant à sa forme générale.

C'est pourquoi les lois générales de la phénoménologie de l'esprit, en tant qu'elles subordonnent la constitution de l'objet à la rationalisation du sujet, ne sauraient être méconnues dans la conduite de l'analyse.

Leur mise en action se spécifie pour nous de la particularité de notre sujet, et l'analyse se définit par les obstacles qu'elle rencontre dans cette voie et le but qu'elle y maintient. Si la position de Hegel fonde les assises de ce que l'on appelle notre «neutralité», la technique de Socrate peut nous servir de modèle pour ce qu'elle nous montre, par le caractère tout formel de son interrogation, quelle réponse on peut attendre des vertus de la parole.

comme la réponse qui lui est particulière, et le privilège qu avaient les patients de Freud d'en recevoir la bonne parole de la bouche même de celui qui en était l'annonciateur, satisfaisait en eux cette exigence.

Notons au passage qu'ici le sujet en avait eu un avant-gout à entrer ouvrir la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, ouvrage alors dans la fraîcheur de sa parution.

Ce n'est pas dire que ce livre soit beaucoup plus connu maintenant, même des analystes, mais la vulgarisation des notions freudiennes dans la conscience commune, leur rentrée dans ce que nous appelons le mur du langage, amortirait l'effet de notre parole, si nous lui donnions le style des propos tenus par Freud à l'homme aux rais.

Mais il n'est pas question ici de l'imiter. Pour retrouver l'effet de la parole de Freud, ce n'est pas à ses termes que nous recourrons, mais aux principes qui la gouvernent.

Ces principes ne sont rien d'autre que la dialectique de la conscience de soi, telle qu'elle se réalise de Socrate à Hegel, à partir de la supposition ironique que tout ce qui est rationnel est réel pour se précipiter dans le jugement scientifique que tout ce qui est réel est rationnel. Mais la découverte freudienne a été de démontrer que ce processus vérifiant n'atteint l'authenticité du sujet qu'à la limite de la conscience de soi, dans l'axe de laquelle la mainait la reconstruction hégelienne de la phénoménologie de l'esprit : c'est dire qu'elle rend encore plus caduque toute recherche de «prise de conscience» qui, au-delà de son phénomène psychologique, ne s'inscrit pas dans la conjoncture du moment particulier qui seul donne corps à l'universel et faute de quoi il se dissipe en généralité.

Ces remarques définissent les limites dans lesquelles il est impossible à notre technique de méconnaître les moments structurants de la phénoménologie hégelienne : au premier chef la dialectique du Maître et de l'Esclave, ou celle de la belle âme et de la loi du cœur, et généralement tout ce qui nous permet de comprendre tout ce qui nous permet de com-

prendre comment la constitution de l'objet se subordonne à la réalisation du sujet.

Mais s'il restait que que chose d'inaccompli dans la reconnaissance, ou se mesure le génie de Hegel, de l'identité fondrière du particulier et de l'universel, c'est bien la psychanalyse qui lui apporte son fondement concret chaque fois qu'elle ouvre la voie à travers ses obstacles vers le point où ils se confondent pour un sujet dès aujourd'hui. Et si dans cette voie rien de proprement individuel et du même coup de collectif ne peut apparaître qui ne soit de l'ordre du mirage, c'est ce qui ne peut plus être oublié, grâce à elle, sinon par les psychanalystes eux-mêmes qui dans les préférances «nouvelles tendances» de leur technique ferment une discipline renégatée à son inspiration.

Que si Hegel seul nous permettre d'assumer authentiquement la position de notre neutralité, ce n'est pas que nous n'avons rien à apprendre de la maléfique de Socrate, ni même de l'usage technique ou Platon nous la présente, ne serait-ce que pour siluer par rapport à l'idée ce que nous mettons en oeuvre dans le sujet, et qui en est aussi disjunct et disiant que la répétition analysée par Kierkegaard est de la réminiscence supposée par Platon.

Mais la différence de lui à nous est que Socrate prend appui sur une raison artisanale qu'il peut extraire aussi bien du discours de l'esclave, pour éléver le maître à la nécessité d'un ordre qui fasse justice de sa puissance et vérifié des moits de la cité, — tandis que nous avons affaire à des esclaves qui se croient être des maîtres et qui trouvent dans un langage de mission universelle le soutien de leur servitude de la cité. Mais nous avons affaire à des

prendre comment la constitution de l'objet se subordonne à la réalisation du sujet.

Mais s'il restait quelque chose de prophétique dans l'exigence, où se mesure le génie de Hegel, c'est bien la psychanalyse qui lui apporte son paradigme en livrant la structure où celle idéenue se réalise comme disloignante du sujet, et sans en appeler à demander.

Disons seulement que c'est là ce qui oblige pour nous à toute référence à la totalité dans l'individu, puisque le sujet y introduit la division, aussi bien que dans le collectif qui en est l'équivalent. La psychanalyse est proprement ce qui renvoie l'un et l'autre à leur position de mirage.

Ceci semblerait ne plus pouvoir être oublié, si précisément ce n'était l'enseignement de la psychanalyse que ce soit oubliable, — dont il se trouve, par un retour plus légitime qu'on ne croit, que la confirmation nous vient des psychanalystes eux-mêmes, de ce que leurs «nouvelles tendances» représentent cet oubli.

Que si Hegel vient d'autre part tort à point pour donner un sens qui ne soit pas de superer à notre dire neutrality, ce n'est pas que nous ayons rien à prendre de l'élastique de la maléfique de Socrate, voire du procédé fascinant de la technique où Platon nous la présente. — ne serait-ce qu'à éprouver en Socrate et son désir l'étrange infaillie du psychanalyste, et à situer par rapport à la scope platonicienne notre rapport à la vérité : dans ce cas d'une façon qui respecte la distance qu'il y a de la reminiscence que Platon est amené à supposer à tout avénement de l'idée, à l'exhausillon de l'être, qui se consomme dans la répétition de Kierkegaard. (29)

Mais il est aussi une différence historique qu'il n'est pas vain de mesurer de l'interlocuteur de Socrate au nôtre. Quand Socrate prend appui sur une raison artisanale qu'il peut extraire aussi bien du discours de l'esclave, c'est pour faire accéder des maîtres authentiques à la nécessité d'un ordre qui fasse justice de leur puissance et vérifié des maîtres-mois mois de la cité. Mais nous avons affaire à des

avec les liens de son ambiguïté. Si bien qu'on pourrait dire avec humour que notre but est de restituer en eux la liberté souveraine dont fait preuve Humpty Dumpty quand il rappelle à Alice qu'après tout il est le maître du signifiant, s'il ne l'est pas du pris sa forme.

Nous retrouvons donc toujours notre double référence à la parole et au langage. Pour libérer la parole du sujet, nous l'introduisons au langage de son désir, c'est-à-dire au *langage premier* dans lequel, au-delà de ce qu'il nous dit de lui, déjà il nous parle à son insu, et dans les symboles du symptôme tout d'abord.

C'est bien d'un langage qu'il s'agit, en effet, dans le symbolisme mis au jour dans l'analyse. Ce langage, répondant au voeu ludique qu'on peut trouver dans un aphorisme de Lichtenberg, a le caractère universel d'une langue qui se ferait entendre dans toutes les autres langues, mais en même temps, pour être le langage qui saisit le désir au point même où il s'humanise en se faisant reconnaître, il est absolument particulier au sujet.

Langage premier, disons-nous aussi, en quoi nous ne voulons pas dire langue primitive, puisque Freud, qu'on peut comparer à Champollion pour le mérite d'en avoir fait la totale découverte, l'a déchiffré tout entier dans les rêves de nos contemporains. Aussi bien le champ essentiel en est-il défini avec quelque autorité par l'un des préparateurs associés le plus tôt à ce travail, et l'un des rares qui y ait apporté du neuf, j'ai nommé Ernest Jones, le dernier survivant de ceux à qui furent donnés les sept anneaux du maître et qui attesté par sa présence aux postes d'honneur d'une association internationale qu'ils ne sont pas seulement réservés aux porteurs de reliques.

Dans un article fondamental sur le symbolisme, le Dr Jones, vers la page 15, fait cette remarque que, bien qu'il y ait des milliers de symboles au sens où l'entend l'analyse, tous

esclaves qui se croient être des maîtres et qui trouvent dans un langage de mission universelle le soutien de leur servitude avec les liens de son ambiguïté. Si bien qu'on pourrait dire avec humour que notre but est de restituer en eux la liberté souveraine dont fait preuve Humpty Dumpty quand il rappelle à Alice qu'après tout il est le maître du signifiant, s'il ne l'est pas du signifié où son être a pris sa forme.

Nous retrouvons donc toujours notre double référence à la parole et au langage. Pour libérer la parole du sujet, nous l'introduisons au langage de son désir, c'est-à-dire au *langage premier* dans lequel, au-delà de ce qu'il nous dit de lui, déjà il nous parle à son insu, et dans les symboles du symptôme tout d'abord.

C'est bien d'un langage qu'il s'agit, en effet, dans le symbolisme mis au jour dans l'analyse. Ce langage, répondant au voeu ludique qu'on peut trouver dans un aphorisme de Lichtenberg, a le caractère universel d'une langue qui se ferait entendre dans toutes les autres langues, mais en même temps, pour être le langage qui saisit le désir au point même où il s'humanise en se faisant reconnaître, il est absolument particulier au sujet.

Langage premier, disons-nous aussi, en quoi nous ne voulons pas dire langue primitive, puisque Freud, qu'on peut comparer à Champollion pour le mérite d'en avoir fait la totale découverte, l'a déchiffré tout entier dans les rêves de nos contemporains. Aussi bien le champ essentiel en est-il défini avec quelque autorité par l'un des préparateurs associés le plus tôt à ce travail, et l'un des rares qui y ait apporté du neuf, j'ai nommé Ernest Jones, le dernier survivant de ceux à qui furent donnés les sept anneaux du maître et qui attesté par sa présence aux postes d'honneur d'une association internationale qu'ils ne sont pas seulement réservés aux porteurs de reliques.

Dans un article fondamental sur le symbolisme <(30)>, le Dr Jones, vers la page 15, fait cette remarque que, bien qu'il y ait des milliers de symboles au sens où l'entend l'analyse, tous

se rapportent au corps propre, aux relations de parenté, à la naissance, à la vie et à la mort.

Cette vérité, ici reconnue de fait, nous permet de comprendre que, bien que le symbole psychanalytiquement parlant soit résolu dans l'inconscient, il ne porte en lui-même aucun indice de régression, voire d'immaturité. Il suffit donc pour qu'il porte ses effets dans le sujet, qu'il se fasse entendre, car ces effets s'opèrent à son insu, comme nous l'admettons dans notre expérience quotidienne, en expliquant maintes réactions des sujets normaux autant que névrosés, par leur réponse au sens symbolique d'un acte, d'une relation ou d'un objet.

Nul doute donc que l'analyste ne puisse jouer du pouvoir du symbole en l'évoquant d'une façon calculée dans les résonances sémantiques de ses propos.

Ce peut être là l'objet d'un retour à l'usage des effets symboliques, dans une technique renouvelée de l'interprétation.

Nous y pourrions prendre référence de ce que la tradition hindoue enseigne du *dhvani* (19/31), en ce qu'elle y distingue cette propriété de la parole de faire entendre ce qu'elle ne dit pas. C'est ainsi qu'elle l'illustre d'une histoire dont la naïveté, qui paraît de règle en ces exemples, montre assez d'humour pour nous induire à pénétrer la vérité qu'elle recèle.

Une jeune fille, dit-on, attend son amant sur le bord d'une rivière, quand elle voit un brahme y engager ses pas. Elle va à lui et s'écrie du ton du plus aimable accueil : « Quel bonheur aujourd'hui ! Le chien qui sur cette rive vous effrayait de ses aboiements n'y sera plus, car il vient d'être dévoré par un lion qui fréquente les alentours... »

L'absence du lion peut donc avoir autant d'effets que le bond qu'il ne fait qu'une fois dans le proverbe.

Le caractère *premier* des symboles les rapproche, en effet, de ces nombres dont tous les autres sont composés, et s'ils sont donc sous-jacents à tous les sémantèmes de la

lyse, tous se rapportent au corps propre, aux relations de parenté, à la naissance, à la vie et à la mort.

Cette vérité, ici reconnue de fait, nous permet de comprendre que, bien que le symbole psychanalytiquement parlant soit résolu dans l'inconscient, il ne porte en lui-même aucun indice de régression, voire d'immaturité. Il suffit donc pour qu'il porte ses effets dans le sujet, qu'il se fasse entendre, car ces effets s'opèrent à son insu, comme nous l'admettons dans notre expérience quotidienne, en expliquant maintes réactions des sujets normaux autant que névrosés, par leur réponse au sens symbolique d'un acte, d'une relation ou d'un objet.

Nul doute donc que l'analyste ne puisse jouer du pouvoir du symbole en l'évoquant d'une façon calculée dans les résonances sémantiques de ses propos.

Ce serait la voie d'un retour à l'usage des effets symboliques, dans une technique renouvelée de l'interprétation.

Nous y pourrions prendre référence de ce que la tradition hindoue enseigne du *dhvani* (11/31), en ce qu'elle y distingue cette propriété de la parole de faire entendre ce qu'elle ne dit pas. C'est ainsi qu'elle l'illustre d'une histoire dont la naïveté, qui paraît de règle en ces exemples, montre assez d'humour pour nous induire à pénétrer la vérité qu'elle recèle.

Une jeune fille, dit-on, attend son amant sur le bord d'une rivière, quand elle voit un brahme y engager ses pas. Elle va à lui et s'écrie du ton du plus aimable accueil : « Quel bonheur aujourd'hui ! Le chien qui sur cette rive vous effrayait de ses aboiements n'y sera plus, car il vient d'être dévoré par un lion qui fréquente les alentours... »

L'absence du lion peut donc avoir autant d'effets que le bond qu'à être présent, il ne fait qu'une fois, au dire du proverbe <apprecié par Freud>.

Le caractère *premier* des symboles les rapproche, en effet, de ces nombres dont tous les autres sont composés, et s'ils sont donc sous-jacents à tous les sémantèmes de la

langue, nous pourrons par une recherche discrète de leurs différences, au fil d'une métaphore dont le déplacement symbolique neutralisera les sens seconds des termes qu'elle associe, restituer à la parole sa pleine valeur d'évocation.

Cette technique exigerait pour s'enseigner comme pour s'apprendre une assimilation profonde des ressources d'une langue, et spécialement de celles qui sont réalisées concrètement dans ses textes poétiques. On sait que c'était le cas de Freud quant aux lettres allemandes, y étant inclus le théâtre de Shakespeare par la vertu d'une traduction sans égale. Toutefois son œuvre en témoigne, en même temps que du recours qu'il y trouve sans cesse, et non moins dans sa technique que dans sa découverte. Sans préjudice de l'appui d'une connaissance classique des Anciens, d'une initiation moderne au folklore, et d'une participation intéressée aux conquêtes de l'humanisme contemporain dans le domaine ethnographique. On pourrait demander au technicien de l'analyse de ne pas tenir pour vain tout essai de le suivre dans cette voie.

Mais il y a un courant à remonter. On peut le mesurer à l'attention condescendante qu'on porte, comme à une nouveauté, au *wording*: la morphologie anglaise donne ici un support assez subtil à une notion encore difficile à définir, pour qu'on en fasse cas.

Ce qu'elle recouvre n'est pourtant guère encourageant et l'émerveillement dont un auteur (20/32) nous fait part du succès opposé qu'a rencontré auprès de son patient l'usage successif qu'il a fait sans préméditation, nous dit-il, des mots de *need* et de *demand* pour analyser la même résistance, laisse réveur. Nous croyons ne faire preuve ni d'un grand besoin de purisme, ni d'une excessive exigence de rigueur, en y mesurant le degré de balafouillage que, cet émerveillement démontre être courant dans la pratique.

langue, nous pourrons par une recherche discrète de leurs différences, au fil d'une métaphore dont le déplacement symbolique neutralisera les sens seconds des termes qu'elle associe, restituer à la parole sa pleine valeur d'évocation.

Cette technique exigerait pour s'enseigner comme pour s'apprendre une assimilation profonde des ressources d'une langue, et spécialement de celles qui sont réalisées concrètement dans ses textes poétiques. On sait que c'était le cas de Freud quant aux lettres allemandes, y étant inclus le théâtre de Shakespeare par la vertu d'une traduction sans égale. Toutefois son œuvre en témoigne, en même temps que du recours qu'il y trouve sans cesse, et non moins dans sa technique que dans sa découverte. Sans préjudice de l'appui d'une connaissance classique des Anciens, d'une initiation moderne au folklore, et d'une participation intéressée aux conquêtes de l'humanisme contemporain dans le domaine ethnographique. On pourrait demander au technicien de l'analyse de ne pas tenir pour vain tout essai de le suivre dans cette voie.

Mais il y a un courant à remonter. On peut le mesurer à l'attention condescendante qu'on porte, comme à une nouveauté, au *wording*: la morphologie anglaise donne ici un support assez subtil à une notion encore difficile à définir, pour qu'on en fasse cas.

Ce qu'elle recouvre n'est pourtant guère encourageant et l'émerveillement dont un auteur (20/32) nous fait part du succès opposé qu'a rencontré auprès de son patient l'usage successif qu'il a fait sans préméditation, nous dit-il, des mots de *need* et de *demand* pour analyser la même résistance, laisse réveur. Nous croyons ne faire preuve ni d'un grand besoin de purisme, ni d'une excessive exigence de rigueur, en y mesurant le degré de balafouillage que, cet émerveillement démontre être courant dans la pratique.

langue, nous pourrons par une recherche discrète de leurs différences, au fil d'une métaphore dont le déplacement symbolique neutralisera les sens seconds des termes qu'elle associe, restituer à la parole sa pleine valeur d'évocation.

Cette technique exigerait pour s'enseigner comme pour s'apprendre une assimilation profonde des ressources d'une langue, et spécialement de celles qui sont réalisées concrètement dans ses textes poétiques. On sait que c'était le cas de Freud quant aux lettres allemandes, y étant inclus le théâtre de Shakespeare par la vertu d'une traduction sans égale. Toutefois son œuvre en témoigne, en même temps que du recours qu'il y trouve sans cesse, et non moins dans sa technique que dans sa découverte. Sans préjudice de l'appui d'une connaissance classique des Anciens, d'une initiation moderne au folklore, et d'une participation intéressée aux conquêtes de l'humanisme contemporain dans le domaine ethnographique. On pourrait demander au technicien de l'analyse de ne pas tenir pour vain tout essai de le suivre dans cette voie.

Mais il y a un courant à remonter. On peut le mesurer à l'attention condescendante qu'on porte, comme à une nouveauté, au *wording*: la morphologie anglaise donne ici un support assez subtil à une notion encore difficile à définir, pour qu'on en fasse cas.

Ce qu'elle recouvre n'est pourtant guère encourageant et l'émerveillement dont un auteur (20/32) nous fait part du succès opposé qu'a rencontré auprès de son patient l'usage successif qu'il a fait sans préméditation, nous dit-il, des mots de *need* et de *demand* pour analyser la même résistance, laisse réveur. Nous croyons ne faire preuve ni d'un grand besoin de purisme, ni d'une excessive exigence de rigueur, en y mesurant le degré de balafouillage que, cet émerveillement démontre être courant dans la pratique.

Car *need* et *demand* pour le sujet ont un sens diamétralement opposé, et tenir que leur emploi puisse même un instant être confondu revient à méconnaître radicalement l'*intimation* de la parole.

Car dans sa fonction symbolisante, elle ne va à rien de moins qu'à transformer le sujet à qui elle s'adresse par le lien qu'elle établit avec celui qui l'émet, soit : par la vertu du don qu'elle constitue.

C'est pourquoi il nous faut revenir, une fois encore, sur la structure de la communication interhumaine et dissiper définitivement le malentendu du langage-signé, source en ce domaine des confusions du discours comme des malfaçons de la parole.

Si la communication du langage est en effet conçue comme un signal par quoi l'émetteur informe le récepteur de quelque chose par le moyen d'un certain code, il n'y a aucune raison pour que nous n'accordions pas autant de créance et plus encore à tout autre signe quand le «quelque chose» dont il s'agit est le sujet lui-même : il y a même toute raison pour que nous donnions la préférence à tout mode d'expression qui se rapproche du signe naturel.

C'est ainsi que le discrédit est venu chez nous sur la technique de la parole et qu'on nous voit en quête d'un geste, d'une grimace, d'une attitude, d'une mimique, d'un mouvement, d'un frémissement, que dis-je, d'un arrêt du mouvement habituel, car nous sommes fins et rien n'arrêtera plus dans ses foulées notre lancer de limiers.

Nous partirons pour nous d'une découverte authentique par quoi le règne animal semble nous offrir l'illustration de la théorie du langage-signé, avec l'occasion, en cet exemple, de nous éclaircir les idées.

Chacun admet maintenant que l'abeille revenue de son butinage à la ruche, transmet à ses compagnes par deux sortes de danse l'indication de l'existence d'un butin proche ou bien lointain. Le second est le plus remarquable, car l'orientation de la danse, dite ici *wagging dance* en raison de la courbe qu'elle décrit et la

Car *need* et *demand* pour le sujet ont un sens diamétralement opposé, et tenir que leur emploi puisse même un instant être confondu revient à méconnaître radicalement l'*intimation* de la parole.

Car dans sa fonction symbolisante, elle ne va à rien de moins qu'à transformer le sujet à qui elle s'adresse par le lien qu'elle établit avec celui qui l'émet, soit : par la vertu du don qu'elle constitue.

C'est pourquoi il nous faut revenir, une fois encore, sur la structure de la communication interhumaine et dissiper définitivement le malentendu du langage-signé, source en ce domaine des confusions du discours comme des malfaçons de la parole.

Si la communication du langage est en effet conçue comme un signal par quoi l'émetteur informe le récepteur de quelque chose par le moyen d'un certain code, il n'y a aucune raison pour que nous n'accordions pas autant de créance et plus encore à tout autre signe quand le «quelque chose» dont il s'agit est le sujet lui-même : il y a même toute raison pour que nous donnions la préférence à tout mode d'expression qui se rapproche du signe naturel.

C'est ainsi que le discrédit est venu chez nous sur la technique de la parole et qu'on nous voit en quête d'un geste, d'une grimace, d'une attitude, d'une mimique, d'un mouvement, d'un frémissement, que dis-je, d'un arrêt du mouvement habituel, car nous sommes fins et rien n'arrêtera plus dans ses foulées notre lancer de limiers.

Nous allons montrer l'insuffisance de la notion du langage-signé par la manifestation même qui l'illustre le mieux dans le règne animal, et dont il semble que, si elle n'y avait récemment fait l'objet d'une découverte authentique, il aurait fallu l'inventer à cette fin.

Chacun admet maintenant que l'abeille

Car *need* et *demand* pour le sujet ont un sens diamétralement opposé, et tenir que leur emploi puisse même un instant être confondu revient à méconnaître radicalement l'*intimation* de la parole.

Car dans sa fonction symbolisante, elle ne va à rien de moins qu'à transformer le sujet à qui elle s'adresse par le lien qu'elle établit avec celui qui l'émet, soit : par la vertu du don qu'elle constitue.

C'est pourquoi il nous faut revenir, une fois encore, sur la structure de la communication interhumaine et dissiper définitivement le malentendu du langage-signé, source en ce domaine des confusions du discours comme des malfaçons de la parole.

Si la communication du langage est en effet conçue comme un signal par quoi l'émetteur informe le récepteur de quelque chose par le moyen d'un certain code, il n'y a aucune raison pour que nous n'accordions pas autant de créance et plus encore à tout autre signe quand le «quelque chose» dont il s'agit est de l'individu ; il y a même toute raison pour que nous donnions la préférence à tout mode d'expression qui se rapproche du signe naturel.

C'est ainsi que le discrédit est venu chez nous sur la technique de la parole et qu'on nous voit en quête d'un geste, d'une grimace, d'une attitude, d'une mimique, d'un mouvement, d'un frémissement, que dis-je, d'un arrêt du mouvement habituel, car nous sommes fins et rien n'arrêtera plus dans ses foulées notre lancer de limiers.

Nous allons montrer l'insuffisance de la notion du langage-signé par la manifestation même qui l'illustre le mieux dans le règne animal, et dont il semble que, si elle n'y avait récemment fait l'objet d'une découverte authentique, il aurait fallu l'inventer à cette fin.

Chacun admet maintenant que l'abeille

Car *need* et *demand* pour le sujet ont un sens diamétralement opposé, et tenir que leur emploi puisse même un instant être confondu revient à méconnaître radicalement l'*intimation* de la parole.

Car dans sa fonction symbolisante, elle ne va à rien de moins qu'à transformer le sujet à qui elle s'adresse par le lien qu'elle établit avec celui qui l'émet, soit : par la vertu du don qu'elle constitue.

C'est pourquoi il nous faut revenir, une fois encore, sur la structure de la communication interhumaine et dissiper définitivement le malentendu du langage-signé, source en ce domaine des confusions du discours comme des malfaçons de la parole.

Si la communication du langage est en effet conçue comme un signal par quoi l'émetteur informe le récepteur de quelque chose par le moyen d'un certain code, il n'y a aucune raison pour que nous n'accordions pas autant de créance et plus encore à tout autre signe quand le «quelque chose» dont il s'agit est de l'individu ; il y a même toute raison pour que nous donnions la préférence à tout mode d'expression qui se rapproche du signe naturel.

C'est ainsi que le discrédit est venu chez nous sur la technique de la parole et qu'on nous voit en quête d'un geste, d'une grimace, d'une attitude, d'une mimique, d'un mouvement, d'un frémissement, que dis-je, d'un arrêt du mouvement habituel, car nous sommes fins et rien n'arrêtera plus dans ses foulées notre lancer de limiers.

Nous allons montrer l'insuffisance de la notion du langage-signé par la manifestation même qui l'illustre le mieux dans le règne animal, et dont il semble que, si elle n'y avait récemment fait l'objet d'une découverte authentique, il aurait fallu l'inventer à cette fin.

Chacun admet maintenant que l'abeille

fréquence des trajects que l'abeille y accomplit dans un temps donné, désigne exactement la direction déterminée en fonction de l'inclinaison solaire (où les abeilles peuvent se repérer par tous temps, grâce à leur sensibilité à la lumière polarisée), d'une part, et d'autre part la distance jusqu'à plusieurs kilomètres où se trouve le buin. Et les autres abeilles répondent à ce message en se dirigeant immédiatement vers le lieu ainsi désigné.

Une dizaine d'années d'observation patiente a suffi à Karl von Frisch pour décoder le sens de ce comportement, car il s'agit bien d'un code, ou d'un système de signalisation que seul son caractère générique nous interdit de qualifier de conventionnel.

Est-ce pour autant un langage ? Nous pouvons dire qu'il s'en distingue précisément par la corrélation fixe de ses signes à la réalité qu'ils signifient. Car dans un langage les signes prennent leur valeur de leur relation les uns aux autres, dans le partage lexical des sémanèmes autant que dans l'usage positionnel, voire flexionnel des morphèmes, contrastant avec la fixité du codage ici mis en jeu. Et la diversité des langues humaines prend, sous cet éclairage, sa pleine valeur.

En outre, si le message du mode ici décrit détermine l'action du *socius*, il n'est jamais retransmis par lui. Et ceci vaut dire qu'il reste fixé à sa fonction de relais de l'action, dont aucun sujet ne le détache en tant que symbole de la communication elle-même (21/34).

La forme sous laquelle le langage s'exprime, définit par elle-même la subjectivité. Il dit : «Tu iras par ici, et quand tu verras ceci, tu prendras par là.» Autrement dit, il se réfère au discours de l'autre. Il est enveloppé comme tel dans la plus haute fonction de la parole, pour autant qu'elle engage son auteur en investissant son destinataire d'une réalité nouvelle, par exemple quand l'homme dit : «Tu es ma femme», pour signifier son propre don. Telle est en effet la forme essentielle dont toute parole humaine descend pluôt qu'elle

fréquence des trajects que l'abeille y accomplit dans un temps donné, désigne exactement la direction déterminée en fonction de l'inclinaison solaire (où les abeilles peuvent se repérer par tous temps, grâce à leur sensibilité à la lumière polarisée), d'une part, et d'autre part la distance jusqu'à plusieurs kilomètres où se trouve le buin. Et les autres abeilles répondent à ce message en se dirigeant immédiatement vers le lieu ainsi désigné.

Une dizaine d'années d'observation patiente a suffi à Karl von Frisch pour décoder ce mode de message, car il s'agit bien d'un code, ou d'un système de signalisation que seul son caractère générique nous interdit de qualifier de conventionnel.

Est-ce pour autant un langage ? Nous pouvons dire qu'il s'en distingue précisément par la corrélation fixe de ses signes à la réalité qu'ils signifient. Car dans un langage les signes prennent leur valeur de leur relation les uns aux autres, dans le partage lexical des sémanèmes autant que dans l'usage positionnel, voire flexionnel des morphèmes, contrastant avec la fixité du codage ici mis en jeu. Et la diversité des langues humaines prend, sous cet éclairage, sa pleine valeur.

En outre, si le message du mode ici décrit détermine l'action du *socius*, il n'est jamais retransmis par lui. Et ceci vaut dire qu'il reste fixé à sa fonction de relais de l'action, dont aucun sujet ne le détache en tant que symbole de la communication elle-même (34).

La forme sous laquelle le langage s'exprime, définit par elle-même la subjectivité. Il dit : «Tu iras par ici, et quand tu verras ceci, tu prendras par là.» Autrement dit, il se réfère au discours de l'autre. Il est enveloppé comme tel dans la plus haute fonction de la parole, pour autant qu'elle engage son auteur en investissant son destinataire d'une réalité nouvelle, par exemple quand l'homme dit : «Tu es ma femme», un sujet se scelle d'être l'homme du conjugé.

Telle est en effet la forme essentielle

dont toute parole humaine dérive pluôt qu'elle

qu'elle n'y monte.
C'est ce qu'on peut exprimer paradoxalement, comme on nous l'a fait remarquer, lorsque nous avons commencé à faire connaître nos vues sur la psychanalyse en tant que dialectique, sous la forme suivante : le langage humain constitue une communication où l'émetteur reçoit du récepteur son propre message sous une forme inversée, tellement légitime, qu'on y comprend pourquoi la parole inclut toujours subjectivement sa réponse, pourquoi le «*Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé*» est la formule même de la réponse au sens plein, et pourquoi dans le refus paranoïaque de la reconnaissance surgit «l'interprétation» persécutrice en tant que verbalisation négative de l'inavouable sentiment.

Aussi bien ce qu'on appelle avoir un langage commun avec quelqu'un ne veut-il pas dire qu'on emploie avec lui le langage de tous, mais qu'on lui est uni par un langage particulier.

On voit donc l'antinomie immanente aux relations de la parole et du langage. A mesure que le langage devient plus général, il est rendu impropre à la parole, et à nous devenir trop particulier il perd sa fonction de langage. On sait l'usage qui est fait dans les traditions primitives, des noms secrets où le sujet identifie sa personne ou ses dieux jusqu'à ce point que les révéler, c'est se perdre ou les trahir, et les confidences de nos sujets, sinon nos propres souvenirs, nous apprennent qu'il n'est pas rare que l'enfant retrouve spontanément la vertu de cet usage.

Finalement c'est à l'intersubjectivité du «nous» qu'il assume, que se mesure la valeur d'une langue.

Corrélativement à cette antinomie, on observe que plus l'office du langage se neutralise en se rapprochant de l'information, plus il apparaît chargé de *redondances*. Cette notion de redondances a pris son départ de recherches d'autant

n'y arrive.
D'où le paradoxe dont un de nos auditeurs les plus aigus a cru pouvoir nous opposer la remarque, lorsque nous avons commencé à faire connaître nos vues sur l'analyse en tant que dialectique, et qu'il a formulé ainsi : le langage humain constituerait donc une communication où l'émetteur reçoit du récepteur son propre message sous une forme inversée, formulé que nous n'avons eu qu'à comprendre de la bouche de l'objecteur pour y reconnaître la trappe de notre propre pensée, à savoir que la parole inclut toujours subjectivement sa réponse, que le «*Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé*» ne fait qu'homologuer cette vérité, et que c'est la raison pourquoï dans le refus paranoïaque de la reconnaissance, c'est sous la forme d'une verbalisation négative que l'inavouable sentiment vient à surgir dans l'«interprétation» persécutrice.

Aussi bien quand vous vous applaudissez d'avoir rencontré quelqu'un qui parle le même langage que vous, ne voulez-vous pas dire que vous vous rencontrez avec lui dans le discours de tous, mais que vous lui êtes unis par une parole particulière.

On voit donc l'antinomie immanente aux relations de la parole et du langage. A mesure que le langage devient plus général, il est rendu impropre à la parole, et à nous devenir trop particulier il perd sa fonction de langage.

On sait l'usage qui est fait dans les traditions primitives, des noms secrets où le sujet identifie sa personne ou ses dieux jusqu'à ce point que les révéler, c'est se perdre ou les trahir, et les confidences de nos sujets, sinon nos propres souvenirs, nous apprennent qu'il n'est pas rare que l'enfant retrouve spontanément la vertu de cet usage.

Finalelement c'est à l'intersubjectivité du «nous» qu'il assume, que se mesure en un langage sa valeur de parole.

Par une antinomie inverse, on observe que plus l'office du langage se neutralise en se rapprochant de l'information, plus il apparaît chargé de *redondances*. Cette notion de redondances a pris son départ de recherches d'autant

n'y arrive.
D'où le paradoxe dont un de nos auditeurs les plus aigus a cru pouvoir nous opposer la remarque, lorsque nous avons commencé à faire connaître nos vues sur l'analyse en tant que dialectique, et qu'il a formulé ainsi : le langage humain constituerait donc une communication où l'émetteur reçoit du récepteur son propre message sous une forme inversée, formulé que nous n'avons eu qu'à comprendre de la bouche de l'objecteur pour y reconnaître la trappe de notre propre pensée, à savoir que la parole inclut toujours subjectivement sa réponse, que le «*Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé*» ne fait qu'homologuer cette vérité, et que c'est la raison pourquoï dans le refus paranoïaque de la reconnaissance, c'est sous la forme d'une verbalisation négative que l'inavouable sentiment vient à surgir dans l'«interprétation» persécutrice.

Aussi bien quand vous vous applaudissez d'avoir rencontré quelqu'un qui parle le même langage que vous, ne voulez-vous pas dire que vous vous rencontrez avec lui dans le discours de tous, mais que vous lui êtes unis par une parole particulière.

On voit donc l'antinomie immanente aux relations de la parole et du langage. A mesure que le langage devient plus général, il est rendu impropre à la parole, et à nous devenir trop particulier il perd sa fonction de langage.

On sait l'usage qui est fait dans les traditions primitives, des noms secrets où le sujet identifie sa personne ou ses dieux jusqu'à ce point que les révéler, c'est se perdre ou les trahir, et les confidences de nos sujets, sinon nos propres souvenirs, nous apprennent qu'il n'est pas rare que l'enfant retrouve spontanément la vertu de cet usage.

Finalelement c'est à l'intersubjectivité du «nous» qu'il assume, que se mesure en un langage sa valeur de parole.

Par une antinomie inverse, on observe que plus l'office du langage se neutralise en se rapprochant de l'information, plus il apparaît chargé de *redondances*. Cette notion de redondances a pris son départ de recherches d'autant